

Klaus Appel est né à Berlin en 1925 dans une famille juive traditionnelle, qui a subi la persécution juive dans l'Allemagne nazie. Il a vécu à Berlin les pogroms de novembre 1938. A la dernière minute, le jour de l'entrée des troupes allemandes en Pologne, il put être sauvé grâce à un «transport d'enfants» vers l'Angleterre. Là, le jeune de 14 ans parvint à se battre pour sa vie au temps de la guerre et des bombardements. Après la fin de la guerre, il étudia à l'Université de Westminster à Londres et acheva ses études avec un diplôme d'ingénieur en électronique. L'amour pour une jeune Suissesse exigea une nouvelle «adaptation d'identité», qui le conduisit à un «happy end» en Suisse avec deux enfants et trois petits-enfants.

KLAUS APPEL

Un matin, il n'y avait plus personne!

Mémoires de survivants de l'Holocauste



KLAUS APPEL

Un matin, il n'y avait plus personne!

KLAUS APPEL

Un matin, il n'y avait plus personne!

SÉRIE «MÉMOIRES DE SURVIVANTS DE L'HOLOCAUSTE»

- 1 NINA WEILOVÁ, Auschwitz, Matricule 71978
- 2 ERNST BRENNER, J'ai survécu à Theresienstadt
- 3 PETER LEBOVIC, Souvenirs de la plus longue année de ma vie
- 4 JAKE FERSZTAND, Enfance volée*
- 5 SIGMUND BAUMÖHL, Souvenirs d'enfance*
- 6 GÁBOR HIRSCH, De Békéscsaba à Auschwitz et retour
- 7 GÁBOR NYIRÖ, Le fardeau des souvenirs
- 8 IVAN LEFKOVITS, Bergen-Belsen, achevé – inachevé
- 9 ARNOST SCHLESINGER, Une jeunesse privée de liberté
- 10 HANA ET HANUŠ AREND, Témoignages de deux
rescapés pragois de l'Holocauste
- 11 ANDREAS SÀS, Et alors, j'ai commencé à raconter
- 12 KLAUS APPEL, Un matin, ils étaient tous partis*
- 13 FABIAN GERSON, «... sans un adieu!»*
- 14 ANDRÉ SIRTES, En chemin
- 15 CHRISTA MARKOVITS, «J'ai toujours eu de la chance»
EVA ALPAR, Un destin de rescapée à Budapest*

* Volumes publiés en juin 2017. Les autres volumes seront publiés en novembre 2017.
Tous les volumes seront disponibles en format pdf sur le site Internet du DFAE.

IMPRESSUM

Edition originale de la série

«Memoiren von Holocaust-Überlebenden», 2009 – 2014

Publiée avec le soutien de

Département fédéral des affaires étrangères (DFAE), Kontaktstelle für Überlebende des Holocaust,
Schule für Gestaltung, Conférence suisse des directeurs cantonaux de l'instruction publique,
Université de Bâle.

© Ivan Lefkovits

Version française de la série publiée avec le soutien de

Département fédéral des affaires étrangères (DFAE), Kontaktstelle für Überlebende des Holocaust,
Schule für Gestaltung.



Lectorat et éditeurs responsables de la version française

Ivan Lefkovits et François Wisard

Zusammenfassung & Summary (à partir du français)

Caterina Abbati

Mise en page

Christine Jungo, Martin Sommer

Impression

Digitaldruck Buysite AG

© Pour la série «Mémoires de survivants de l'Holocauste»

Ivan Lefkovits

SOMMAIRE

Volume 12 de la série «Mémoires de survivants de l'Holocauste»

Auteur

Klaus Appel

Photos

Klaus Appel

Titre original

Eines Morgens waren sie alle weg (2011)

Traduction réalisée par les élèves francophones des classes bilingues 18P et 18n du Gymnase français de Bienna et du Gymnasium Biel-Seeland accompagnés par leurs enseignants d'allemand et de français, Mme Simone Wabli et M. Philippe Baechler, durant l'année scolaire 2016–2017

Mérette Bechtel	Roxane Lehmann	Loïse Sigg
Sara Benzari	Gwendolyn Lender	Leila Vogelsang
Christelle Boegli	Ambre Mbemba-Nsungu	Oryane Vuilleumier
Léo Brumm	May Jing Ngo	Raphaëlle Weibel
Jodie Eberli	Audrey Renggli	Olivier Wisard
Lucie Hofmann	Naomi Rey	
Aurelia Kraus	Estelle Schertenlieb	

Lectorat

Ron Appel, François Wisard

Premier tirage

2017

Un matin, il n'y avait plus personne!	7
<hr/>	
En mémoire de ma famille	49
<hr/>	
Zusammenfassung/Summary	61

«Ne plus trouver aucun membre de sa famille dans une Europe détruite conduit à une triste prise de conscience et à des questions auxquelles il est impossible de répondre!»

UN MATIN, IL N'Y AVAIT PLUS PERSONNE!

Durant ces dernières années, j'ai dû à maintes reprises rédiger des curriculum vitae. Ils devaient être soignés et classés chronologiquement, mais finalement, ceux-ci ne me représentaient guère. La rétrospective de ma vie n'était pas conforme à ce que j'avais envisagé.

Beaucoup de souvenirs et de pensées me replongent régulièrement dans ma jeunesse. Malgré les pénibles circonstances de ces années-là, cette partie de ma vie fut heureuse et rien ne m'a manqué. J'aimais et j'admirais mon père. Je ressentais toujours sa chaleur qui m'enlaçait et l'affec-tueuse compréhension qu'il a toujours eue à mon égard.

Ma mère entendit mon premier cri le 16 mai 1925 à l'hôpital juif de Berlin. Ce fut une chance exceptionnelle pour moi de naître dans une famille traditionnelle juive, entouré de frères et sœurs, de nombreux oncles et tantes, de grands-parents, de cousins et de beaucoup d'autres proches. Mes parents se sont mariés jeunes: mon père était alors âgé de vingt-quatre ans et ma mère en avait vingt-cinq. Mon père était le deuxième enfant d'une fratrie de six frères et sœurs. Je n'arrive bien sûr pas à me souvenir des premières années de ma vie. Cependant, je me rappelle la souffrance qu'a endurée ma mère durant de longs mois avant qu'elle ne succombe à la maladie, le 2 janvier 1930, à l'âge de trente-trois ans. Mon dernier souvenir d'elle fut lors de mon unique et brève visite à son chevet, à l'hôpital.

Mon grand-père Moritz, né le 17 mai 1865 à Konin en Russie, trouva au tendre âge d'à peine cinq ans, refuge auprès d'une famille juive à Hambourg. Là, il apprit le métier de verrier, puis il trouva une place de travail dans une entreprise de photographie à Berlin, où il préparait les plaques de verre. A cette époque, les photographes produisaient eux-mêmes les plaques négatives en verre. Par cette activité, il apprit ce qu'était l'art de la photographie. L'expérience changea son orientation professionnelle. Il ouvrit son premier atelier de photographie à la Neuenkönigsgasse 2 à Berlin.

E 1

Geburtsurkunde

(Standesamt 13a - jetzt Wedding ----- von Berlin Nr. 886/1925)
 Klaus Mendel A p p e l -----
 ist am 16. Mai 1925 -----
 in Berlin , im Krankenhause der Jüdischen Gemeinde, -- geboren.
 Vater: Dentist Paul A p p e l . -----

 Mutter: Erna A p p e l geborene Bieber, -----
 beide wohnhaft in Berlin. -----
 Änderungen der Eintragung: -----

 Berlin -----, den 3. Februar - 1925
 Der Standesbeamte
 in Vertretung
 [Signature]
 Gebührensbeleg.
 Schmei
 Im F. 131 - Geburtsurkunde-E. I.
 Mat. 2563 • Din A. S. 20 000. 10. 05 2

Ivanische Str. 2

Acte de naissance.



Mes grands-parents Jenny et Moritz Appel lors de leur mariage (sans date).

Plus tard, plusieurs ateliers suivirent à Berlin, mais également à Hambourg, certainement en mémoire de ces années de jeunesse passée dans cette ville.

Le 22 décembre 1893, dans le 11^e arrondissement de Berlin, mon grand-père épousa Jenny Cohn, née le 31 janvier 1874 à Stolzenhagen, dans la circonscription de Nider-Barnim. Elle était la fille de Mendel Cohn, un commerçant en charcuterie. Les témoins de mariage étaient l'homme d'affaires Sally Schönfeld, âgé de 28 ans et le commerçant en charcuterie Moritz Cohn, âgé de 49 ans.

Le fait que je sois en possession de ces données plutôt rares du passé de ma famille relève du pur hasard. La vie est en réalité faite de hasards. Peut-être qu'il y a eu dans ma vie plus de hasards que dans une vie ordinaire. Mais cela, tout le monde le croit pour sa propre vie et c'est probablement vrai. Nous ne savons pas comment le destin peut influencer la vie de chaque personne. Et honnêtement: parce que nous sommes très occupés par nos propres problèmes, nous ne voulons même pas le savoir. Cependant, je ressens aujourd'hui le besoin de raconter ma vie, en espérant que des lecteurs s'intéresseront à ces lignes.

Ma fuite rapide et nécessaire hors d'Allemagne m'obligea à ne transporter qu'un seul bagage sur ce chemin vers l'inconnu. Des photos, quelques habits, une carte d'identité avec une photo et un grand «J» dessus, ainsi que 10 Reichsmark étaient tout ce que je possédais. Mais j'aborderai cela plus tard. Le fait de connaître toutes ces dates sur le mariage des parents de mon père, dont j'ai eu la connaissance il y a peu d'années, était vraiment un hasard. Ma tante Trude Appel trouva un certificat de mariage en Israël et m'en donna une copie.

Comme je l'ai déjà mentionné précédemment, six enfants sont nés du mariage de mes grands-parents: Max, mon père, Paul, Erna, Fritz, Edith et Heinz. Mon grand-père Moritz était un père sévère et probablement injuste, car il poussait mon père plus fort que les autres enfants.

Malgré son jeune âge, mon père suivit ainsi une formation de dentiste reconnue par l'Etat et ouvrit rapidement son propre cabinet. Ceci ne fut



Photo de famille, avec, entre autres de gauche à droite: oncle Fritz, tante Edith, tante Emma, oncle Max, papa Paul et grand-maman Jenny, été 1908.

possible que grâce au soutien financier de mon grand-père. Mon père rencontra une jeune et douce femme, nommée Erna Bieber. Sa mère (Bianka Bieber née Deiler) était la sœur de l'épouse d'Alfred Cohn, lui-même frère de ma grand-mère paternelle (Jenny Appel née Cohn). Ils tombèrent amoureux et se marièrent au début de l'année 1921.

Ma mère était de sept mois plus âgée que mon père. Le 16 avril 1922, mon grand frère Willy-Wolf vit le jour. Trois ans plus tard, ma mère me mit au monde le 16 mai 1925. Puis ce fut le tour de ma petite sœur Ruth-Henrietta, qui naquit le 2 novembre 1928. Juste après sa naissance, notre mère tomba gravement malade. Je suppose qu'elle souffrait d'une maladie cardio-vasculaire, qui, à l'époque, était difficile à diagnostiquer. Elle décéda le 2 janvier 1930, à seulement 33 ans. Elle fut enterrée au grand cimetière juif de Weissensee à Berlin.

Mon père était un homme d'action et volontaire. C'est ainsi qu'il accomplit la grande tâche à la fois de père et de mère avec beaucoup d'enthousiasme et de manière exemplaire (Ruth étant âgée de treize mois, moi de quatre ans et demi et Willy de sept ans). Contrairement à l'avis de



Mariage de mes parents. Paul et Erna Appel-Bieber, Berlin 1921.

ses sœurs Erna et Edith, de même que d'autres membres de la famille, nous, les trois enfants, profitons d'une éducation convenable et aimante. Entourés de gouvernantes et de servantes, il ne nous manquait rien. Le fait que le cabinet dentaire et notre appartement étaient reliés par un long corridor a grandement contribué à cela, ce qui fait que nous pouvions toujours être en contact avec notre père lorsque ceci était nécessaire.

Il prêtait attention à tous nos besoins, notre nourriture, nos devoirs, nos habits et bien plus. Un jour, mon père découvrit un trou dans mon pantalon, mais aucun des employés n'était dans la maison. Il prit place devant la machine à coudre et le raccommoda lui-même en peu de temps. Ce moment resta gravé profondément dans ma mémoire. Certains membres de la famille de mon père le mettaient sans cesse sous pression en lui répétant inlassablement qu'il devrait se remarier. Il n'avait pas d'espoir de trouver une femme aimante et prédisposée à porter la lourde charge d'avoir pour époux un veuf avec trois enfants en bas âge. Les années passaient et sa famille ne cessait de l'inciter à se remarier. Un jour, mon père leur fit part de sa désapprobation au sujet d'un quelconque re-



Papa et maman
avec Klaus et Willi,
1926.



Les frères et
sœurs: Klaus, Ruth
et Willi, 1929.

mariage. Il préférait ne plus avoir d'épouse plutôt qu'en avoir une qui ne remplirait pas toutes les conditions d'une bonne mère. En d'autres termes, il ne voulait pas d'une nouvelle femme qui ne conviendrait pas aux enfants.

C'est pourquoi, mes frère et sœur et moi-même grandîmes sans mère. Quand j'y pense, l'amour et la chaleur d'une mère ne m'ont pas manqué, sûrement parce que je n'en avais jamais reçu. Ma grand-mère Jenny était à nos côtés pour nous donner son amour et son soutien durant ces périodes difficiles, qui l'étaient d'autant plus pour mon père en raison des reproches incessants de son entourage. Elle est devenue la «Grande Dame» de notre famille et une lueur d'espoir dans les années d'oppression qui suivirent. Le temps passa. La peste brune du national-socialisme se répandait douloureusement et sans qu'on puisse la freiner. La possibilité d'exister, en tant que Juif, devenait de plus en plus restreinte. Tout d'abord, mon père perdit les patients affiliés à une caisse, et par la suite de nombreux patients non-juifs. On voyait les Juifs devenir de plus en plus pauvres. Nous devions également nous serrer la ceinture.

Peu à peu, notre entourage juif diminuait en raison de la discrimination, des arrestations et de l'émigration. Notre liberté dans la vie quotidienne était de plus en plus réduite en raison de la constante persécution des communistes et des Juifs. On se retrouvait de plus en plus souvent face à des affiches sur lesquelles étaient inscrites «Juifs indésirables». Lorsqu'on nous reconnaissait comme Juifs dans la rue, on devait s'attendre à des coups et à ce qu'on nous lance des pierres. Heureusement, nous avons été protégés durant notre scolarité, car nous allions dans une école juive. Néanmoins, le chemin de l'école à la maison pouvait se transformer en cauchemar.

Mon père essayait de trouver une échappatoire à cette situation, ce qui n'était véritablement pas une tâche facile pour un veuf avec trois enfants. A la fin du mois de novembre 1937, il chercha à faire transférer en Hollande, par un passeur, le reste de ses économies et celles d'autres Juifs, qui se trouvaient dans la même situation. Ce fut pour nous le début d'une

grande tragédie: le passeur, un chauffeur de camion hollandais, fut piégé et arrêté par la Gestapo à qui il raconta tout ce qu'il savait.

Cela eut pour conséquence que toutes les personnes qui étaient impliquées dans cette triste affaire furent arrêtées et condamnées par le tribunal de grande instance de Krefeld. Il s'agissait de six personnes, deux passeurs, trois Juifs, ainsi qu'une aide non-juive qui connaissait mon père. Tous furent condamnés à la prison et à payer une amende. Mon père dut faire deux ans et dix mois de prison et fut également obligé de verser une somme de 7000 Reichsmark.

Jamais je n'oublierai ce lundi matin quand ils sont venus le chercher! J'étais prêt à partir pour l'école lorsque l'on sonna à la porte. Mon père ouvrit. J'entendis une voix qui disait: «Etes-vous Monsieur Appel? Venez donc avec nous». Mon père se précipita dans son cabinet de consultation et ingurgita quelques gouttes calmantes. Puis il me dit: «Va à l'école.» Ensuite, il disparut avec ces hommes.

Je n'ai plus jamais revu mon père! C'était un grand choc, un coup dur, qui à partir de là laissait trois enfants orphelins. Ruth avait 9 ans, j'en avais 12, Willi 15. Notre terreur était grande.

Aujourd'hui, ces événements et les détails du procès qui ont mené mon père à la prison, me sont connus. L'incompréhension de la condamnation de mon père m'oppressait. Ma soif de savoir le pourquoi et le comment devait être absolument assouvie. Je demandai dans les années 60 au Dr. Erich Nelson, l'avocat en charge de ma demande d'indemnisation, d'également s'occuper du jugement de la grande chambre pénale du tribunal de Krefeld-Uerdingen a. R. La demande du Dr. Nelson d'annuler les jugements discriminatoires du national-socialisme qui auraient conduit à la réhabilitation de mon père fut rejetée. La raison de ce rejet: l'infraction contre les anciennes lois douanières n'avait pas perdu de sa valeur.

C'était alors en 1962 la vision allemande des choses: ils justifèrent le jugement du 19 décembre 1938, en prétendant que ce dernier n'avait pas de motifs racistes. Par conséquent, mon père resta condamné pour une période de deux ans. Son crime fut de vouloir se sauver en Hol-

lande avec ses trois enfants. La valeur de contrebande était environ de 1500 Reichsmark. Toute cette entreprise était clairement un acte de désespoir. Ce que je savais, c'est que cette injustice ne devait pas durer éternellement. Durant les décennies qui suivirent, ces pensées ne me quittèrent jamais.

Dans l'espoir qu'une génération compréhensive naisse en Allemagne, je me suis adressé une fois de plus, le 3 mars 1997, au ministère public du tribunal de Krefeld. J'y ai revendiqué la réhabilitation de mon père. La raison de ma demande était: «Mes enfants ne peuvent rester dans l'ignorance de savoir si leur grand-père était un criminel ou non».

Après plusieurs requêtes insistantes, je reçus enfin, le 17 septembre 1997, une décision de dix-huit pages provenant du tribunal régional supérieur de Düsseldorf. Celle-ci contenait la réhabilitation de mon père, ainsi que d'autres détails de son histoire:

Mon père, 46 ans, mon frère Willi Wolf, 21 ans, ainsi que sa femme Margot née Schindler, 19 ans, – que je n'ai jamais rencontrée – furent déportés à Auschwitz le 19 février 1943 avec le 29^e transport.

Retour au jour de l'arrestation de mon père: ce matin-là je suis allé à l'école, comme il me l'avait demandé. Malgré la tension quotidienne causée par les Allemands, plus particulièrement par les nazis, je n'étais pas complètement conscient de ce qui s'était passé. Grand-maman et tante Edith sont venues s'occuper de nous. Elles habitèrent chez nous et les jours passèrent. Chaque jour, chaque semaine, l'espoir de revoir mon père diminuait. Grand-maman «la splendide» s'organisa. Elle trouva un jeune dentiste juif qui lui permit de garder le cabinet ouvert. Comme je l'ai déjà mentionné, la situation était difficile. Comme mon père était Juif et que les caisses-maladie devaient biffer tous les médecins et dentistes juifs de leur liste, nous avions déjà perdu la majorité de nos clients. Par conséquent, mon père dépendait seulement des patients juifs, qui, en raison de l'oppression nazie, n'avaient que des revenus limités.

C'est à cette époque qu'eut lieu ma Bar Mitzva. Les préparatifs avaient commencé un an avant, à l'école de garçons de la communauté juive de Berlin à la Kaiserstrasse, où j'étudiais déjà depuis trois ans. C'est à l'école publique de la Georgenkirchstrasse que j'ai passé mes quatre premières années scolaires. Les parents juifs ne voulaient plus que leurs enfants la fréquentent, de peur qu'ils soient victimes d'une attaque antisémite. Le 28 mai 1938 devint pour moi un jour inoubliable, le jour de ma Bar Mitzwah qui se passa dans la grande synagogue de l'Oranienburgerstrasse. Je la connaissais déjà bien, puisque j'y chantais dans le chœur déjà depuis deux ans comme alto. Le chef de chœur, Monsieur Rosenthal, était mon professeur de chant à l'école juive. Comme j'aimais bien entonner des parties solo à l'école, il m'intégra dans son chœur.

La grande synagogue, la plus belle et la plus grande d'Allemagne, possédait un orgue. Monsieur Rosenthal était le chef de la chorale et en même temps y était organiste. Comme je m'entendais bien avec lui, j'avais souvent le droit de m'asseoir à ses côtés afin de l'écouter jouer de l'orgue. Il était un wagnérien enthousiaste. Pendant la leçon de musique, il nous initia au monde de l'illustre compositeur allemand. Le deuxième professeur de musique de notre école s'appelait Monsieur Alt. C'est lui qui dirigeait le chœur de la synagogue de la Heitereuterstrasse, qui, elle, n'avait pas d'orgue. Selon les besoins, je chantais soit à la Oranienburgerstrasse, soit à la Heitereuterstrasse. Dans cette dernière, je rencontrai le prédicateur Josef Burg, qui devint, par la suite, ministre du cabinet israélien. Plus tard, nous nous sommes revus à quelques reprises à Bienne et en Israël.

J'ai fait la connaissance d'Adolf (Adi) Scheinmann à l'école publique juive pour garçons de la Kaiserstrasse. Nous avons passé la totalité des années de scolarité sur le même banc d'école. Au fond de la salle, Léo Kempler, qui avait le même âge que moi, fréquentait la classe parallèle et Eddie Better allait dans une classe au-dessus. Nous tous allions nous revoir plus tard à l'étranger.

Malgré toute la joie éprouvée lors de ma Bar Mitzwah, j'en garde un souvenir triste à cause de l'absence de mon père. Ma grand-maman et



Début 1939, ma classe (1c) de l'école de garçons de la communauté juive de Berlin, Kaiserstrasse 19–30, C 25. Klaus, en haut à gauche, avec mon ami de longue date Adolf (Adi) Scheinmann, en haut, cinquième depuis la gauche.

tante Edith accueillirent modestement toute la famille, quelques amis et mon professeur de religion dans notre maison. Je fus acclamé pour le discours traditionnel de la Bar Mitzva, que j'avais préparé avec mon professeur de religion. Cela n'aurait pas pu se passer autrement, pourtant l'absence de notre père pesait sur chacun d'entre nous.

Le 9 novembre 1938 – comment pourrais-je oublier cette date – j'allai comme d'habitude à l'école qui était à dix minutes de chez nous. Avec ma naïveté enfantine, je n'ai pas fait attention à ce qui s'était passé durant cette nuit. J'étais habitué à entendre, sur la petite place devant notre fenêtre, nuit et jour, les SA et d'autres sbires nazis défilant, chantant et criant le chant «und wenn das Judenblut vom Messer spritzt, dann geht es dreimal so jut» ou quelque chose comme ça. «Jut» signifie «gut» en berlinois. Apeuré, je me bouchais toujours les oreilles avec un coussin.

Ce matin-là, pourtant, des personnes s'activaient devant l'école et je vis des vitres brisées. En entrant dans la cour, j'aperçus à mon grand effroi que la synagogue avait été détruite. De la fumée s'en échappait encore. Les enseignants réunis nous ordonnèrent de rentrer immédiatement à la maison. La synagogue avait été si belle et si grande, comme l'école. Celle-ci offrait une place à 600 garçons juifs. Après cette nuit de Pogrom, l'école

dut être sommairement rénovée, afin que les cours puissent avoir lieu. La synagogue en revanche était devenue inutilisable. Comme nous le savons aujourd'hui, c'est cette nuit-là que commença la fin du judaïsme pour nous, les Juifs de Berlin, comme pour tous les Juifs d'Allemagne.

Petit à petit, grand-maman et tante Edith réalisèrent que notre situation empirait. Le cabinet, le laboratoire, l'appartement, notre subsistance étaient devenus une charge insupportable qu'il fallait alléger. Le ménage et le cabinet furent liquidés. Une bonne partie de l'inventaire du cabinet, du laboratoire et des meubles furent entreposés. Ruth et moi furent placés dans différents orphelinats. Ruth dans l'orphelinat d'Auerbach et moi dans celui de Reichenheim. Tous deux appartenaient et étaient administrés par la Communauté juive de Berlin. Pour Willi, on trouva une chambre chez des connaissances, une famille juive du nom de Lippmann. Plus tard, je devais rencontrer le fils Lippmann à Londres.

Par chance, Willi trouva un travail chez un non-Juif bienveillant qui l'employa pour un salaire convenable et sans autorisation des autorités (travail au noir). Après quelques temps, la surintendante des enfants de la Communauté juive réalisa que Ruth et moi n'aurions pas dû être séparés. Puisque Ruth avait été internée dans un orphelinat pour filles, elle fut également déplacée à Reichenheim.

Le dimanche était notre jour de sortie. Ce jour-là, nous avions le droit de rendre visite à notre famille. Chaque fois, nous nous rendions avec beaucoup de joie chez grand-maman et tante Edith. Elles habitaient dans un studio dans la deuxième arrière-cour, au 4^e étage de la Waldemarsstrasse 52. Grand-maman, avec sa forte personnalité et son rayonnement, formait le centre de notre grande famille, ce qui expliquait la présence de nombreux membres de notre famille. Je tiens à rappeler qu'en ce temps-là, il était interdit aux Juifs de se rendre ou de se tenir dans des bâtiments publics, des cinémas, des restaurants et autres. C'est pourquoi la communauté familiale prit de l'importance. Dans ma mémoire, elle est restée comme le souvenir de ces dimanches où l'on ne pouvait se mouvoir dans l'appartement. On s'asseyait dans le petit corridor, dans la cuisine, partout

où c'était possible d'une manière ou d'une autre. On y discutait, on évoquait surtout la situation politique et la pression croissante que nous subissions, nous les Juifs.

Le directeur de notre orphelinat, Monsieur Friedmann, réussit à partir en Angleterre, mais il fut forcé de retourner en Allemagne, car les Allemands menaçaient d'arrêter les transports d'enfants. Il tenta en vain d'emmener tous les enfants de l'orphelinat en même temps en Angleterre. Comme je l'ai appris plus tard, il essayait de sauver chaque enfant individuellement. La nuit de pogrom déclencha en Angleterre une vague de malaise, d'angoisse, comme un réveil effrayant après un sommeil profond. Des organisations juives, des quakers et d'autres sollicitèrent le gouvernement, afin qu'il sauve les Juifs, peu importe qui et comment. Sous la pression de ces institutions, les autorités promulguèrent une loi qui stipulait que tous les enfants avaient le droit d'être envoyés en Angleterre, à condition qu'une famille d'accueil dépose la somme de 50 livres et les prenne en charge. Cela, je l'ai su de nombreuses années plus tard, après la fin de la guerre.

Ce fut pour beaucoup une alerte pour agir, sans perdre de temps. On organisa des transports d'enfants, on chercha des familles d'accueil et des parrains, on rassembla de l'argent et grâce à cela, près de 10 000 enfants furent mis en sécurité en Angleterre avant le début de la guerre.

Monsieur Friedmann réussit avec l'aide de l'organisation de réfugiés «Bloomsbury House» à remplir les conditions nécessaires pour Ruth et moi. Il était prévu que nous voyagerions ensemble dans un de ces convois pour l'Angleterre en avril ou mai 1939. Tout semblait fonctionner, mais peu avant la date du départ, mes papiers avaient disparu. Alors Ruth dut partir sans moi. Les places pour les enfants dans l'orphelinat se faisaient de plus en plus rares et puisque j'avais été renvoyé de l'école juive pour garçons peu de temps avant, la communauté juive décida de me placer dans une famille juive en échange d'un modeste paiement. La suite d'une scolarisation, ainsi que n'importe quelle autre tâche n'étaient pas prévues pour moi. Je devais alors me trouver une activité.

Willi, mon cher frère, qui s'occupait adorablement de Ruth et de moi, réussit à me trouver une place à son lieu de travail (travail au noir également) pour une modeste rémunération. Le travail dans l'usine était pour moi un petit rayon de soleil en ces temps sombres. J'avais un grand plaisir dans la tâche qui m'était attribuée, car je pouvais percer, scier, plier et faire beaucoup d'autres choses. Je pouvais également aider à construire des machines, qui seraient utiles dans l'industrie du matelas. J'épargnais ainsi une bonne partie de mon salaire dans l'espoir qu'un jour je puisse acheter un accordéon. Mon frère Willi gérait méticuleusement mon épargne jusqu'au jour où je pus m'offrir cet instrument. Je me sentais fier et paradoxalement honteux. «Comment Klaus pouvait-il s'acheter un accordéon en ces temps si pénibles?», s'indignaient ainsi certains de mes tantes et parents. Les seuls à ne pas critiquer mon vœu, étaient grand-maman et naturellement Willi. Mais je devais promettre que cette acquisition inconcevable resterait discrète.

Les tensions politiques augmentaient de jour en jour et mon espoir d'arriver en Angleterre vers Ruth s'amincissait sans cesse. Impatiemment, j'attendais l'appel téléphonique tant attendu: «Klaus, prends tes affaires et annonce-toi au centre de rassemblement.» Quand nous demandions une précision au bureau communal juif de l'Oranienburgerstrasse, la réponse était systématiquement la même: «La requête a été déposée. Nous devons patienter.» Et enfin vint l'appel tant attendu: «La semaine prochaine, il y aura à nouveau un transport d'enfants.» Cela ne put toutefois se produire, car durant cette semaine, la mobilisation générale fut proclamée, ce qui empêcha toute circulation privée.

Avec cela, mon espoir de fuir cet enfer meurtrier disparut. Les rues étaient vides, seuls les véhicules militaires patrouillaient. «Tous contre l'Est», était le mot d'ordre. J'étais déjà assez grand pour comprendre le sens cruel de ces mots. «Ton destin est scellé», pensais-je en revenant à la maison, chez mes parents adoptifs. Est-ce que cela devait changer? Un message m'attendait: «Un transport avec un nombre limité d'enfants plus âgés va être tenté, avec l'espoir de leur faire encore passer la frontière. Leur

bagage doit uniquement être composé d'une valise que chaque enfant doit pouvoir porter lui-même. Chaque enfant doit aussi posséder une carte d'identité (munie du «J» tristement célèbre), ainsi que 10 Reichsmark. Rendez-vous au centre de rassemblement le jour suivant.»

Tout de suite, je prévins mon frère Willi (17 ans), qui promit de m'accompagner au centre de rassemblement. Peu après, je fis mes adieux à grand-maman et tante Edith. Au centre de rassemblement, il y avait un bus et des parents embrassant leurs enfants, des bagages et des employés de la communauté juive. J'avais l'impression que les enfants étaient, comme moi-même, inconscients de ce qui se préparait. En revanche, on pouvait voir sur les visages des parents que ces adieux seraient les derniers.

Lorsque je me présentai avec ma valise et bien sûr mon accordéon, celui-ci fut refusé. Toutes mes supplications furent vaines. Pour un tel voyage, aucun accordéon ne pouvait être emporté. Mon frère me l'enverrait ... Après cette promesse, je me séparai de mon cher frère Willi et de mon accordéon. Nous ne devons plus jamais nous revoir.

Le bus nous conduisit vers une gare de Berlin. De là, notre périple continua jusqu'à Cologne. Nous étions un groupe de 60 adolescents, garçons et filles entre onze et quatorze ans. Je faisais partie des plus âgés. Arrivés à Cologne, personne ne savait comment ça allait se dérouler. Le désarroi nous saisit tous. Provisoirement, nous séjournions dans le centre communautaire de la communauté juive de Cologne. Mais comment cela devait-il continuer? Lentement, nous comprîmes notre situation: un bus devait être prêt pour nous acheminer plus loin. Mais où donc était-il? Quand viendrait-il? Nos accompagnateurs étaient nerveux, ce qui me rendit également inquiet.

Est-ce que notre voyage devait finir ici? Nous passâmes la nuit du mieux que nous pouvions, à même le sol ou quelque part d'autre. Nous attendions impatiemment. C'est alors que notre sauveur, le bus, se trouva devant la maison. C'était un petit bus, pas le dernier modèle, mais il était là! Pourtant nous étions tout de même 60 enfants, tous munis de bagages.

Une dame énergique nous attendait et nous chargeait – au sens le plus vrai du terme – dans le bus, les plus petits sur les bancs, à la fenêtre, les plus grands dans le couloir. Les soixante valises furent fixées sur le toit et nous nous embarquâmes pour un voyage incertain. Des accompagnants, seule cette dame voyagea avec nous et bien sûr le chauffeur. Nous remarquâmes bientôt que les deux parlaient hollandais ensemble.

C'était une nuit sinistre et une tension effarante était perceptible dans l'air. Nous étions suffisamment âgés pour comprendre ce qui était en jeu. Allions-nous y arriver? Nous savions que la guerre pouvait commencer à tout moment. Cela faisait déjà une semaine que la radio informait la population sans cesse: ultimatums, menaces, mobilisation générale, suspension des transports publics. Un miracle devait arriver! Nous roulions à travers la nuit noire. Personne n'osait dire un mot. Dans les virages les plus prononcés, le bus s'affaissait. Nous entendions un bruit de frottement. Le bus était tellement surchargé que les roues touchaient la carrosserie. A plusieurs reprises, le véhicule s'immobilisa. Par la suite, nous nous sommes égarés. Nous demandions notre chemin dès que cela nous était possible. Le bus fit demi-tour à plusieurs reprises. J'avais l'impression que nous errions, comme si nous roulions d'un endroit à l'autre, sans but précis et parfois même que nous tournions en rond.

Tout à coup, des lumières apparurent sur la route. Le chauffeur dut s'arrêter. La dame parla un long moment avec des soldats. Un silence absolu régnait dans le bus. Soudain, la porte s'ouvrit et on alluma les lumières. Ils montèrent à bord du véhicule, deux gardes-frontières ou de simples soldats, je ne m'en rappelle plus. La dame parla avec eux. Je ne sais plus à quel sujet. La peur nous envahit tous. Nous étions comme paralysés. Était-ce la fin de notre voyage, de notre fuite hors de l'enfer? La discussion continuait près de la porte. Ça me paraissait durer une éternité.

Un silence de mort régna. Le premier soldat nous regarda tous, droit dans les yeux et déclara: «Mais ce ne sont que des enfants juifs!», se retourna et quitta le bus avec empressement. Il semblait fuir une maladie trans-

missible, semblable à la peste. Nous étions seulement des enfants juifs! C'était la dernière méchanceté, l'ultime discrimination d'un homme allemand sur territoire allemand à notre égard. Le voyage continua jusqu'au prochain arrêt où la dame descendit du véhicule, revint au bout d'un certain temps et l'autobus reprit sa route. Ceci était notre dernière halte dans ce pays diabolique! Ensuite nous passâmes la frontière hollandaise. Tirillés par la fatigue, nous pouvions à peine y croire. Notre trajet en bus se termina devant un grand bateau, qui était l'embarcation qui était supposée nous amener en Angleterre, de Hoek van Holland à Harwich.

Je me souviens aussi de ce voyage cauchemardesque que cette dame, notre «ange», cherchait un téléphone à plusieurs reprises avant d'enfin en trouver un. Plus tard, nous découvrîmes qu'elle parlait avec quelqu'un du ferry, probablement le capitaine et qu'elle le pria de nous attendre. C'est ce qu'il fit! C'est seulement beaucoup plus tard que j'appris que cet ange s'appelait Gertruida Wijsmüller-Meijer et était hollandaise. Elle était arrivée avec un bus loué et un chauffeur depuis la Hollande pour nous chercher, nous sauver. Je découvris aussi que cette précieuse femme alla retrouver sans hésiter Adolf Eichmann, qui devint par la suite tristement célèbre pour avoir été chargé d'organiser «la solution finale de la question juive», pour solliciter l'escorte de 600 enfants. Ce qu'elle réussit. Après la guerre, elle fut honorée par la reine de Hollande pour cette action courageuse et pour d'autres encore.

Sans formalité, on nous chargea dans le bateau qui déjà s'élançait au large. Enfin, nous pûmes nous détendre et nous reçûmes à boire et à manger. J'étais trop excité pour dormir, alors je me rendis sur le pont. C'était ma première traversée sur un navire. J'étais assis là désormais. Un homme me parla et m'indiqua l'horizon. Je vis la terre ferme, une côte, petite mais distincte et il répéta: «Angleterre, Angleterre.». C'est seulement à cet instant précis que je compris: nous étions sauvés! C'était l'aube, nous allions bientôt arriver à Harwich, en Angleterre, le pays de notre avenir.

Les tensions politiques s'étaient aggravées. Pour cette raison, on nous conduisit tout d'abord dans un camp de réfugiés à Ipswich. Le jour sui-

vant, un petit groupe se rendit à Londres, à l'organisation des réfugiés Bloomsbury House. A mon arrivée, les fonctionnaires de l'aide sociale refusèrent de m'envoyer à Selsey. C'est alors qu'une femme courageuse m'emmena à la gare et m'installa dans un train. Elle parlait à mes compagnons de voyage dans une langue qui m'était inconnue à l'époque. En allemand, elle me fit comprendre qu'au bout d'un moment, on me ferait descendre du train.

Le voyage se fit dans l'obscurité. Aucune lumière ne brillait, je pouvais à peine voir le visage des autres voyageurs. C'était, comme je l'appris plus tard, «Lights out», ce qui signifiait que la Seconde Guerre mondiale avait commencé.

Les Allemands envahirent Danzig, puis la Pologne. C'était le 1^{er} septembre 1939. Depuis ce jour, plus aucune lumière n'éclairerait les îles britanniques. Ce qu'on appelait auparavant «Lights out» fut alors renommé «Black out». Ce terme fut employé durant six longues années.

J'étais assis dans le train sombre, coincé entre les passagers et je n'osais à peine bouger. Après un moment, je fus enfin expulsé du train et me retrouvai seul sur un quai mal éclairé. J'attendis. Tout à coup, je sentis une main sur mon épaule. Je regardai fixement vers le haut et vis un visage noir. Je n'avais encore jamais vu une personne noire d'aussi près. J'étais figé car je ne m'attendais pas à cela. Ses mots furent: «If you are Klaus Appel, come». Cet homme m'accompagna vers une voiture et me fit signe de monter. Nous partîmes. Tout était si sombre. Après quelque temps, il me pria de descendre, prit ma valise et m'amena dans une cabane en bois. A l'intérieur de celle-ci se trouvaient quelques adultes. Par chance, l'un d'eux parlait allemand. Il m'expliqua qu'au vu de la situation politique incertaine, un voyage dans le Sussex serait désormais impossible. Nous devions rester dans ce camp jusqu'au moment opportun.

Il s'avéra que le camp de réfugiés était le même que celui que j'avais quitté ce matin, celui d'Ipswich. Là, je retrouvai la majorité de mon groupe de voyage. Ceci me permit de surmonter ce court moment de solitude. La vie que j'avais menée à l'orphelinat m'aida à m'adapter rapide-

ment à la situation. C'était un simple baraquement, probablement une ancienne caserne militaire. Tout m'était égal. J'avais échappé à l'Allemagne ennemie. C'était le plus important pour moi. Ici, j'ai dû apprendre à me serrer la ceinture. Au début nous manquions de nourriture, puis la promesse que le pain allait arriver nous consola. Les jours passèrent. A la fin de la deuxième semaine, je fus convoqué au bureau. A ma plus grande surprise, ma petite sœur Ruth m'attendait, accompagnée de deux adultes, une femme mince au visage jeune et aux cheveux gris et un bel homme à l'air sévère et d'âge moyen.

Ils étaient arrivés en voiture de Selsey/Sussex, qui se trouve sur la côte Sud. Ils voulaient m'y emmener. Ma joie était immense. Elle allait sombrer dans la déception, parce qu'une vague de diphtérie avait submergé le camp qui fut placé en quarantaine par les autorités. On m'interdit tout contact avec ma sœur. Il n'y avait pour l'instant aucune échappatoire. Ainsi, ma sœur Ruth, Miss Pyke et Mister Goodman – des noms que j'appris seulement plus tard – quittèrent le camp, déçus. Impatient, j'attendis la fin de la quarantaine. Elle fut levée à la fin de ma quatrième semaine dans le camp, car il n'y avait plus de nouveau malade. Encore une fois, les trois mêmes personnes, toujours obstinées, vinrent me chercher. J'étais tellement heureux à l'idée de pouvoir voyager avec ma sœur jusqu'à Selsey! Le voyage dura trois heures et demie. Une fois arrivé, je fus séparé de Ruth et placé dans une famille d'accueil qui habitait dans une maison, au nom de «Rosedene». Cette demeure typiquement anglaise se situait au bord de la route principale. C'était donc ces gens qui avaient signé une garantie les rendant ainsi responsables de ma sœur et de moi-même.

Pour mieux pouvoir suivre le déroulement de ma vie dans les mois qui suivent, je dois décrire ici le récit de la vie de ma sœur depuis son arrivée en Angleterre. Son histoire est étroitement liée à la promulgation des autorités anglaises concernant la prise en charge des enfants juifs et aux activités des organisations pour réfugiés.

La nuit du Pogrom du 9 novembre 1938 bouleversa le monde entier, à tel point que les organisations de réfugiés purent convaincre l'Etat

d'accueillir des enfants en Angleterre. La condition était de trouver des familles qui accepteraient la prise en charge d'un ou de plusieurs enfants. C'est dans la nature de beaucoup d'hommes de vouloir aider son prochain. Mais ces gens de «bonne volonté» se fixent souvent des buts différents. C'était déjà le cas à l'époque où la souffrance et le danger qui menaçaient les Juifs d'Allemagne furent reconnus très tard. Ceux qui souhaitaient aider, le firent à leur manière, selon leur savoir, leur conscience et leurs moyens. C'est seulement aujourd'hui, après presque soixante ans, que j'appris qu'en plus de la garantie d'accueil de la famille, une somme de 50 livres devait être déposée ou assurée par enfant réfugié (ce qui représentait à l'époque un montant considérable). Il y avait des familles anglaises qui remplirent les deux obligations spontanément. D'autres, au contraire, choisirent de ne donner que l'argent: «L'argent oui, mais pas d'enfant chez moi». Et il y avait ceux qui apportaient une garantie de logement à l'aide de dons financiers, c'était le cas pour Ruth et moi. C'était une famille de travailleurs au chômage qui avaient des relations discutables entre eux et une mauvaise réputation à Selsey. Ce petit village se situait à West Sussex, au bord du canal anglais.

En avril 1939, Ruth était âgée de dix ans quand elle arriva dans cette famille, seule. Elle était très malheureuse. Elle ne parlait aucun mot d'anglais, loin de chez elle, dans un environnement inconfortable. Elle se sentait oppressée. Le hasard voulut qu'une femme de chambre allemande soit engagée auprès de la directrice de l'école locale. Celle-ci entendit parler d'un enfant réfugié allemand, qui habitait chez cette famille douteuse. Par pitié, elle prenait Ruth avec elle dans la cuisine pendant la journée, naturellement avec la permission de la maîtresse de maison. Ceci allait très bien. Ruth avait à manger, pouvait discuter avec la femme de chambre allemande, apprenait l'anglais ainsi que beaucoup d'autres choses. Quand il était temps de retourner dans la famille d'accueil, des larmes amères coulaient, jusqu'à ce qu'un soir, la maîtresse de maison, Miss S. Pyke, décida de la laisser dormir chez elle. Ce logement censé être provisoire dura

une vie entière. Lorsque la situation politique s'aggrava, la domestique allemande fut appelée en Allemagne par sa famille. Ruth et la servante furent séparées pour toujours.

Maintenant, revenons-en à moi: j'arrivai aussi dans l'ancienne famille d'accueil de Ruth où je reçus une petite chambre et de la nourriture. Je pus rendre visite à ma sœur, qui était maintenant définitivement installée chez Miss Pyke. Avec mes quatorze ans, je réussis à accepter cette situation. Peu de temps après, je remarquai que ma famille d'accueil emballait activement ses affaires. Un départ était apparemment prévu. Mais quelle était la destination? Je ne l'ai jamais su. Je parlai à Miss Pyke des préparatifs de déménagement du mieux que je pus me faire comprendre. Sa réaction était claire: «Tu restes auprès de moi jusqu'à ce qu'une solution soit trouvée!» Le camion de déménagement de Rosedene était entre temps arrivé, tout fut chargé et peu après, il disparut à jamais. Par ce départ, notre famille d'accueil résolut un grand nombre de ses problèmes, laissant derrière elle des dettes – et moi.

Miss Pyke et Mister Goodman (ils n'étaient pas Juifs) étaient des personnes merveilleuses et précieuses. En plus de s'occuper de ma sœur, ils prenaient aussi soin de moi. Ils me trouvèrent un petit job dans le magasin de journaux de Mrs. Wiseman. Là-bas, je devais aider dans la boutique et distribuer les journaux quotidiennement. Chaque matin et par tous les temps, j'allais faire ma tournée avec un vélo spécial (une petite roue avec une grosse corbeille pour les journaux à l'avant et une roue de taille normale à l'arrière). Je m'en souviens comme si c'était hier: un jour, le vent qui soufflait depuis la mer, souleva mon vélo. Je tombai sur le côté. Pour mon travail, je recevais un modeste salaire que je donnais consciencieusement à Miss Pyke. En retour, elle me donnait un peu d'argent de poche pour aller au cinéma par exemple.

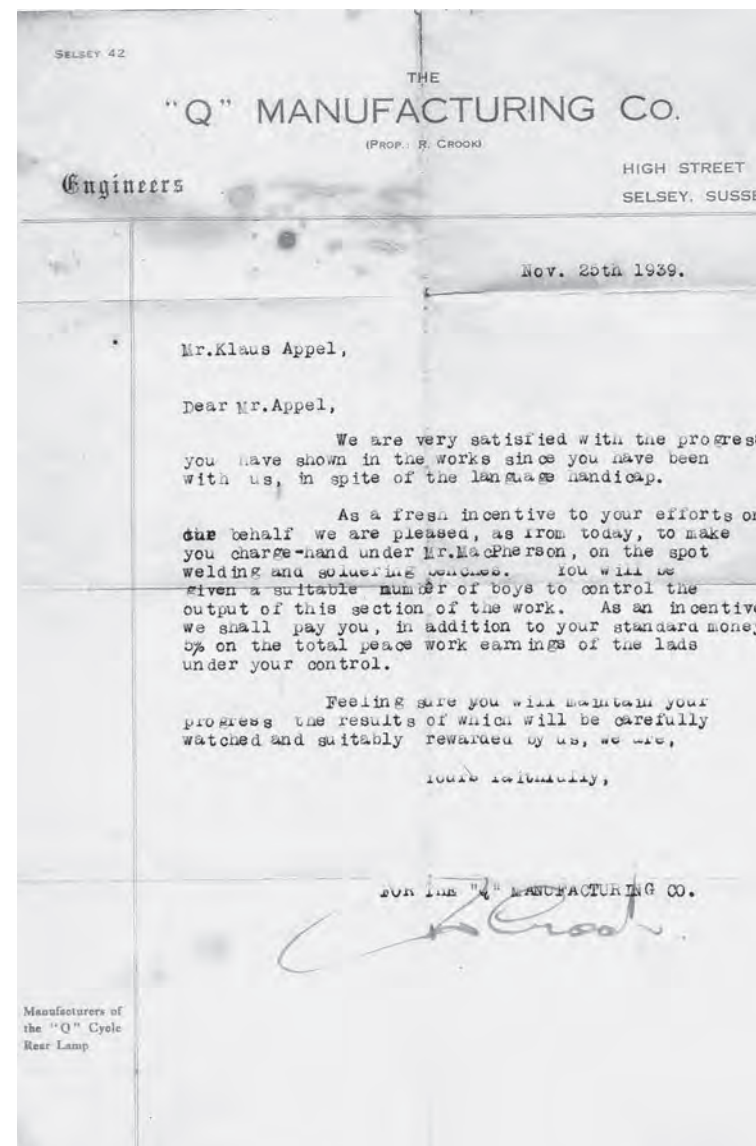
Après quelques temps, Miss Pyke entendit parler d'un petit atelier qui fabriquait des phares arrière de vélo. Depuis le début de la guerre, les vélos devaient être munis de lampes arrière afin d'éviter les accidents dus au «Black out». J'y fus engagé et reçus un meilleur salaire. Après un certain

temps, je fus même promu (voir lettre de l'entreprise «Q» Manufacturing Co., Selsey-Sussex).

Je savais que ce séjour à Selsey chez Miss Pyke n'était pas une solution à long terme pour moi. Pour m'aider, Miss Pyke, avec sa grande bonté, prit contact avec l'organisation des réfugiés «Bloomsbury House». Ensemble, nous rendîmes visite à un riche Juif de Selsey et nous lui demandâmes, en vain, d'entreprendre quelque chose en ma faveur. Plus tard, une zone interdite de 5 miles jusqu'à la côte fut mise en place pour tous les étrangers. Ils avaient l'interdiction d'y pénétrer. Quelques mois passèrent. La solution vint de Bloomsbury House: ils me placèrent dans une école d'agriculture à Wallingford, près d'Oxford. Maintenant, il fallait prendre congé de Ruth, Miss Pyke et Mister Goodman. Mon cadeau d'adieu fut le salaire que j'avais reçu et que Miss Pyke avait consciencieusement mis de côté semaine après semaine! A présent, j'allais devenir paysan, du moins c'est ce que je croyais. Mais tout se passa différemment.

Peu après mon arrivée à Wallingford, je compris pourquoi j'avais été envoyé ici: Bloomsbury House m'avait trouvé un foyer. L'école était une résidence pour adolescents à problèmes. Le gendre du directeur de l'établissement se révéla être un «vrai» Allemand, probablement un nazi et était responsable d'un certain nombre de jeunes réfugiés. Ceux-ci furent provisoirement logés dans des baraquements en bois. Ainsi, le problème que représentait mon avenir pour Bloomsbury House était, de leur point de vue, résolu. Dans cette école d'agriculture, nous devions beaucoup travailler. La répartition des tâches et les tournus avaient débuté: nettoyer les étables, passer la charrue, battre le blé, faucher l'herbe, traire les vaches, s'occuper des taureaux, aider dans les fermes avoisinantes, etc. C'était des travaux que j'aimais bien effectuer.

La vie dans les baraquements était cependant inconfortable, étroite et froide. Ils étaient chauffés à l'aide d'un four à bois devant lequel nous nous réchauffions le soir. Je me rappelle encore bien de mon torchon mouillé, que je pendais le soir au-dessus de mon lit et que je retrouvais complètement gelé le matin. La nourriture que nous mangions avec les



Lettre de l'entreprise «Q» Manufacturing Co., Selsey-Sussex (25 novembre 1939).



Dortoir de l'école d'agriculture à Wallingford, foyer pour adolescents à problèmes.

adolescents anglais dans le réfectoire, était simple et rationnée. Nous débutions toujours le repas par une prière: «Lord give us our daily bread and forgive us for our sins». La faim nous tourmentait constamment. Nous étions jeunes et avions bon appétit. C'est pourquoi nous volions des pommes de terre dans les champs et les cuisions sur le four à bois. Nous tentions aussi de capturer des lapins avec des pièges que nous avions bricolés. C'était une entreprise pénible, car même lorsque nous en avions capturé un, le problème de la cuisson persistait.

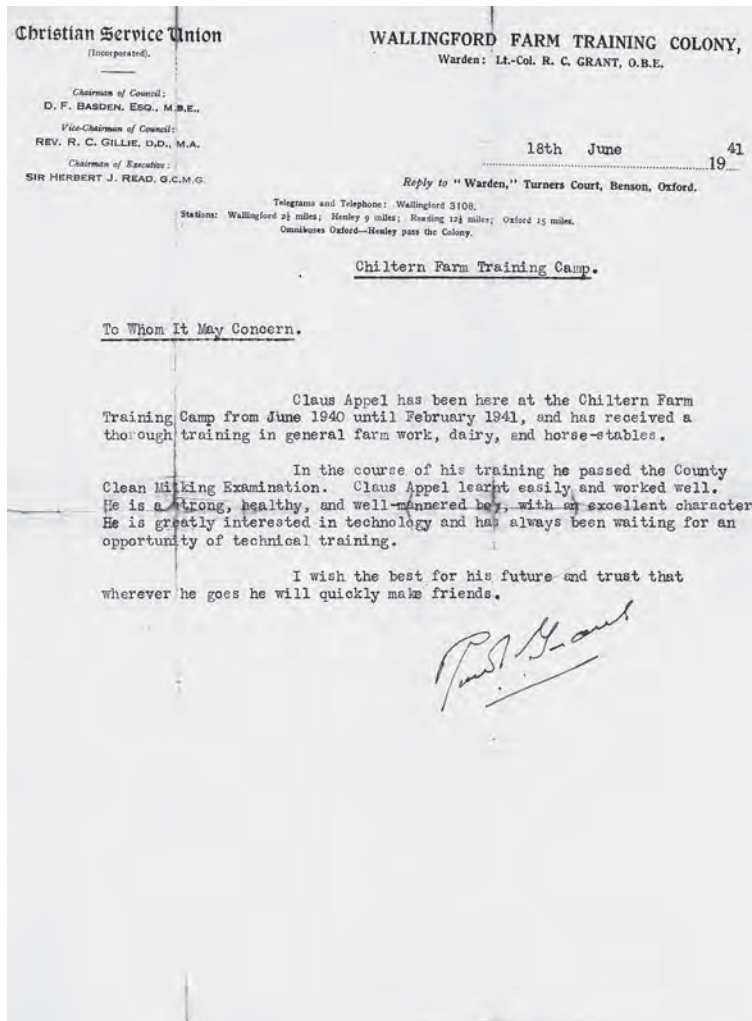
Un jour, un miracle arriva pour moi. Je reçus du chocolat de Miss Pyke et le cachai tout de suite dans mon tiroir. Il me servirait de provision de secours. Après plusieurs semaines, je décidai d'utiliser cette réserve. Mais ma déception fut immense: le chocolat était devenu gris, et était donc immangeable. Mon envie de friandises disparut aussitôt!

Les jours et les mois passèrent. Notre formation consistait en différentes tâches. Ainsi, on me confia par exemple deux chevaux de trait fri- sons, ce qui signifiait qu'il fallait se lever tôt le matin, nettoyer l'étable,

brosser, peigner et prendre soin de «mes» chevaux. Après la pause du petit-déjeuner, je devais employer mes chevaux pour effectuer différents travaux: les atteler à une remorque, les conduire aux champs, remplir la remorque de foin puis le décharger dans la remise. De lourdes charges comme les batteuses devaient être déplacées avec encore d'autres chevaux. De plus, pendant une certaine période, nous devions faucher les champs. Il fallait donc parcourir plusieurs kilomètres à pied par jour, mener la charrue et en même temps garder un œil sur les chevaux. Après quelque temps, mes animaux et moi avions appris à nous connaître, une certaine confiance mutuelle se développa. Cela me dédommageait quelque peu pour le dur travail.

Cela se passa de la même façon pour moi lorsque je dus travailler à l'étable où se trouvaient les vaches. Ceux qui devaient aller les chercher au champ devaient se lever très tôt. Le matin, à cinq heures, il fallait sortir dans la nuit sombre. Les vaches laitières qui nous attendaient impatiemment au bord du pâturage étaient conduites à l'écurie pour être traites. Le trajet de l'étable aux prés était souvent long de plusieurs kilomètres et nous devions compter jusqu'à deux heures pour ramener les vaches au lieu de traite. C'était la guerre. C'est pourquoi nous ne pouvions pas emmener de lanterne. Une petite lampe-torche était l'unique moyen que nous avions le droit d'utiliser pour éclairer notre chemin. Ensuite vint la traite, naturellement à la main. Avant cela, les bêtes devaient être nourries et lavées afin d'éviter toute saleté dans le lait. Après la traite, elles étaient reconduites au champ. De retour à l'écurie, après plusieurs kilomètres, je devais nettoyer l'étable et sortir les excréments. L'après-midi, je répétais ces tâches exactement dans le même ordre.

Pendant un moment, on me confia les taureaux, car mon prédéces- seur était à l'hôpital. Un de ces taureaux de valeur l'avait blessé en l'attaquant. A présent je devais, en plus de les nourrir et de nettoyer l'écurie, leur apporter des vaches en chaleur, afin qu'ils s'accouplent. Un des deux taureaux était jeune, et l'autre vieux. Je n'avais aucune peine avec le plus jeune. Toujours prêt pour la copulation, il sautait sur la vache avec en-



Lettre de sortie de la direction du foyer, 18 juin 1941.

thousiasme et se laissait ensuite toujours accompagner de bonne humeur dans son box. Par contre, nous avions des problèmes avec le vieux taureau, car l'envie de sexe lui était déjà passée. Il s'agissait cependant d'une bête chère, de race et il devait donc continuer malgré ses réticences. Pour des raisons de sécurité, les taureaux devaient être tenus par une canne à l'anneau nasal pendant l'accouplement. Avec le jeune cela ne présentait aucun problème. Il était tellement passionné qu'il ignorait la canne. Avec la vieille bête, c'était différent. Nous réalismes après peu de temps que ça n'allait que sans la canne à l'anneau nasal. Normalement, tout se passait alors bien. Une fois pourtant, ça se passa autrement. Après une longue attente, je perdis patience et décidai d'agir: j'allai dans la cour avec ma canne, pour reconduire le taureau par l'anneau dans son box. Dans mon élan d'adolescent, je pris cette décision sans l'accord du vieux taureau. Au lieu de me suivre, il essaya de m'empaler sur ses cornes. Il me poussa contre le mur avec son front et essaya de me planter une de ses cornes dans l'abdomen. Comme par miracle, je réussis à m'échapper à la dernière seconde de cette situation dangereuse. Jusqu'à aujourd'hui, je n'arrive pas à oublier cette mésaventure.

De nouveau, plusieurs mois s'écoulèrent. Les travaux étaient variés. Physiquement, il n'y avait pas de problèmes. Les fermiers aux alentours étaient ravis de notre engagement, ce qui n'était pas le cas des autres élèves de notre institution. Ces derniers ne se laissaient que difficilement éduquer. Dans cette institution, on y pratiquait entre autre la punition corporelle. Les fermiers, cependant, savaient que nous ne serions jamais liés au sol, à la terre.

Mon vœu était de partir à Londres ou ailleurs, d'effectuer n'importe quel autre travail. La vie campagnarde dans cette institution était tout sauf satisfaisante. L'éducateur et l'accompagnant cédèrent finalement à ma pression constante. Avec l'accord de la Bloomsbury House, je fus accueilli dans une auberge de jeunesse pour réfugiés, à Londres. Le responsable de cet internat était un jeune Anglais, un CO – Contentious Objector – qui avait été libéré du service militaire par un tribunal. Ce tribunal

spécial avait de hautes exigences. Des arguments de poids devaient être présentés afin d'être libéré du service militaire. Par exemple, il fallait présenter des raisons éthiques convaincantes qui empêchaient, malgré la guerre, de tuer une autre personne. Ce qui est intéressant, c'est qu'à la fin des années 30 déjà, les autorités concernées témoignaient du respect pour ces personnes.

Pour remplacer le service militaire, les objecteurs avaient l'obligation d'effectuer un travail social. Dans le cas présent, son devoir était de prendre la direction de ce centre d'accueil pour réfugiés. Ce bâtiment se trouvait au milieu des nombreuses rangées de maisons dans le quartier de Hampstead. Il était bien géré. Nous étions libres et pouvions faire de notre vie ce que nous voulions. Dans le centre, j'ai retrouvé mon camarade de classe Adi Scheinmann. Nous étions jadis assis sur le même banc à l'école populaire juive de la Kaiserstrasse à Berlin. Comme il n'habitait à l'époque pas loin de moi, je lui rendais souvent visite, je connaissais très bien sa famille, sa mère, ses frères et sœurs, son père et son grand-père. Notre amitié dure encore aujourd'hui.

C'était la guerre. Les plus grandes villes d'Angleterre étaient constamment bombardées par l'armée de l'air de Göring. Femmes, enfants et personnes âgées furent évacués de Londres et allèrent à la campagne. Les jeunes hommes étaient au service militaire. C'était donc facile de trouver du travail, mais lequel? Dans notre entourage, la rumeur courut rapidement: afin de subvenir à nos besoins, alors qu'on n'avait aucune expérience, il n'y avait qu'un seul travail envisageable. C'était celui dans une entreprise de démolition de maisons qui justement cherchait du monde. Et c'est ainsi qu'Adi, quelques camarades et moi avons immédiatement trouvé un emploi dans cette firme. Le salaire nous permit de louer un appartement meublé et de nous nourrir. Bloomsbury House ne fit aucune opposition, au contraire, ils étaient contents de ne plus devoir s'occuper de nous.

Notre métier consistait à démolir à la main des maisons endommagées par les bombes, à nettoyer les pierres réutilisables et à créer des ci-

ternes d'eau à partir des murs de fondation. Nous n'avions même pas encore 16 ans et nous étions déjà responsables de nous-mêmes. Nous savions nous organiser: nous partagions une chambre à deux ou à trois, cuisinions ensemble ou seuls, savourions les soirées et week-ends de notre liberté retrouvée: nous menions une réelle vie de bohème. En même temps, nous apprenions à vivre avec la guerre, avec les alarmes aériennes, le sifflement des bombes allemandes, les explosions et les armes anti-aériennes, les shrapnels tombants des *Anti Aircraft Guns*, les fortes lumières des phares, les *Anti Aircraft Balloons*, avec les soldats, les bunkers, le refuge dans les stations de métro et ainsi de suite. Nous avions beaucoup de chance car aucune bombe ne nous toucha. Il y eut cependant plusieurs impacts à proximité. La maison d'un camarade fut touchée par une bombe puis s'écroula. Comme sa chambre se trouvait à l'étage supérieur, il fut sauvé des débris. Je le rencontraï à nouveau à l'hôpital de Hampstead, vu que mon pied cassé devait être soigné là-bas.

A mon arrivée en Angleterre, je reçus une carte d'identité sur laquelle était écrit:

Klaus Israel Appel

Né le 16.05.1925 à Berlin

Nationalité: apatride

La photo du passeport était timbrée et marquée d'un grand «J».

Tous les réfugiés qui possédaient un passeport allemand ou étaient apatrides et qui avaient fui en Grande-Bretagne furent internés ou, comme moi, amenés devant un tribunal. Et c'était là que l'on décidait de notre liberté ou de notre internement. Le juge me demanda quelle était ma nationalité. Ma réponse fut: «sans nationalité». «This cannot be», rétorqua-t-il. «Surely you were born somewhere? Berlin is in Germany, therefore you must be German» Il me regarda dans les yeux et reconnut en moi que je n'étais pas si «German» que ça et me laissa partir avec la remarque que je ne devais pas aller à moins de cinq miles de la côte. Ainsi, je

fus épargné de l'internement. Ceci m'aurait valu un isolement sur l'Île de Man, au Canada ou en Australie. Un grand nombre de réfugiés furent déportés en Australie à travers le blocus de sous-marins allemands. Là, les Anglais subirent de grandes pertes. Je dois ajouter ici que beaucoup de ces personnes juives-allemandes incarcérées ont retrouvé le chemin de la Grande-Bretagne.

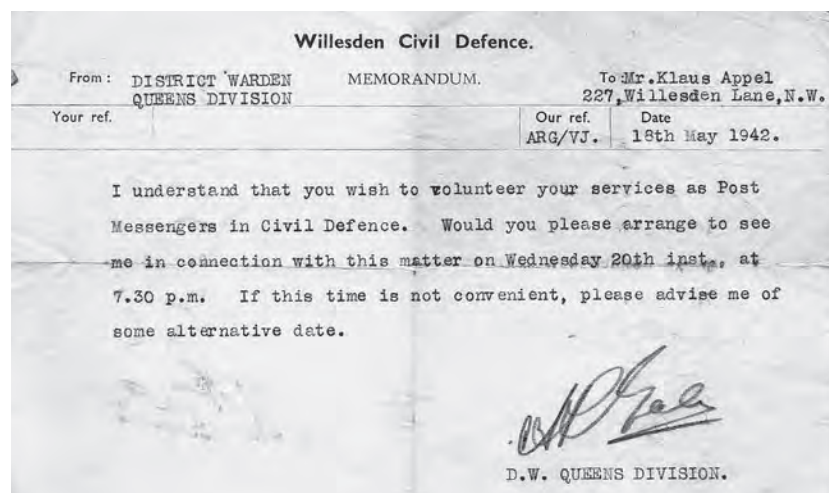
Les Anglais reconnurent rapidement l'absurdité que représentait l'internement des immigrants juifs, mais ils devaient à présent prendre des mesures face au danger de l'espionnage. Malgré cela, on commença à séparer les Juifs des autres réfugiés. On leur donna la possibilité de se présenter en tant que volontaires auprès de l'armée anglaise. Cela signifiait qu'ils étaient incorporés dans l'armée sans porter d'arme et exécutaient seulement des travaux d'intérêt général. De retour en Angleterre, ils furent le plus souvent reconnus pour leurs services. Le sens de cette odieuse guerre était mieux compris par les Juifs que par leurs camarades anglais. Pour conclure ce thème, je tiens à ajouter que la plupart des volontaires juifs obtinrent plus tard les mêmes droits que les soldats anglais et ont même accédé à des postes d'officiers. Beaucoup d'entre eux ont joué un rôle important durant l'occupation de l'Allemagne.

Retour sur nos travaux de démolitions: nous étions satisfaits, nous avions un foyer et suffisamment à manger malgré le rationnement alimentaire. Nous avons appris à vivre avec les dangers de la guerre et les bombardements. Nous nous étions également rendus compte que ce travail ne durerait pas toujours. Je trouvai une autre occupation dans un restaurant tenu par une réfugiée assez âgée. Celui-ci se nommait «Swiss-Cottage». Mon travail consistait à entretenir le local, exécuter les réparations, rédiger les inscriptions ainsi que des tâches semblables, mais sans faire le service. C'était beaucoup mieux que de démolir des murs. Nous avons alors amélioré notre confort de vie grâce au déménagement à Willesden Lane. Adi, Karl Wapintzki et moi avons trouvé là-bas une chambre gigantesque munie d'un vrai piano à queue et d'une grande che-

minée. C'était facile de trouver un logement, car Londres était peu peuplée à cause de la guerre et de l'évacuation. Avec leurs papiers polonais, Karl et Adi durent rejoindre l'armée. Moi aussi je fus impliqué, à la Willesden Lane, dans les événements liés à la guerre et incorporé aux services d'incendie et de secours. Comme la Willesden Lane était parallèle aux chemins de fer, elle fut une fois criblée de cocktails Molotov. Les maisons brûlaient de chaque côté de la route. Ce fut ma première grande intervention.

Après avoir travaillé plusieurs mois dans le restaurant, je trouvai un emploi dans une fabrique de produits chimiques. Elle travaillait, entre autres, pour la marine, ce qui signifiait que j'avais besoin d'une autorisation spéciale. Car, premièrement, j'étais un étranger avec des papiers d'apatride et deuxièmement, parce que l'entreprise effectuait des travaux de guerres confidentiels. Grâce au directeur Ernst Pokorny, un chimiste et métallurgiste originaire de Tchéquie, je réussis à obtenir cette autorisation. À cause des secrets militaires de l'entreprise, on m'imposa des restrictions: par exemple, je n'osais pas changer de poste, je devais respecter scrupuleusement les horaires de travail, travailler pour la protection civile et garder le secret absolu. Pour moi, ce fut une grande chance d'avoir été employé dans cette entreprise et d'avoir pu collaborer avec le Dr Ernst Pokorny. J'y serais volontiers resté pendant 10 ans. C'est à 17 ans, en 1942, que j'intégrai cette entreprise et je fus d'abord occupé dans le secteur mécanique et électrique. J'y appris beaucoup, avait un bon salaire et j'aurais pu être heureux sans cette guerre oppressante.

Les rares lettres limitées à vingt-cinq mots que je recevais de mon père, mon frère et la famille en Allemagne grâce à la Croix-Rouge, cessèrent rapidement. Les bombes tombaient autour de nous et l'incertitude du dénouement des combats en Afrique du Nord, en Russie et à d'autres endroits encore nous affligeait. A 18 ans, je postulai en vain pour la *Royal Air Force*. Mon travail pour la marine dans la fabrique était considéré comme plus important qu'un engagement dans la *Royal Air Force*. A Londres, la guerre faisait rage.



Réponse à Klaus Appel, qui voulait participer activement à la protection civile, 18 mai 1942.

Le sentiment de ne pas pouvoir participer activement à cette horrible guerre m'incita à postuler pour une place dans la *Merchant Navy*, la marine marchande. C'était une idée dangereuse, car les pertes des navires marchands alliés étaient énormes. En effet, les sous-marins allemands coulaient beaucoup de cargos non-armés au moyen de torpilles mortelles. Pour pouvoir réaliser mon souhait, j'ai à nouveau cherché de l'aide à la Bloomsbury House. Mais même avec ce soutien, je n'arrivai pas à prendre davantage part aux événements de la guerre. En octobre 1943, on m'annonça définitivement qu'un apatride allemand n'avait pas la permission d'être engagé par la *Merchant Navy*. Mon permis de travail spécial «Work of national importance» m'empêchait de sortir du cercle du travail civil. Alors je dus me contenter de mon travail dans la protection civile, la Civil Defence Force, dans la Londres bombardée.

Lorsque je repense à ces années, je réalise que la peur de la mort, une variante du fatalisme, de la perte de la vie dans cette guerre contre le fascisme, avaient une toute autre dimension que plus tard avec l'âge. C'est avant tout un sentiment d'accomplir son devoir, mais je l'avoue également, le désir d'une rencontre avec l'inconnu, avec l'aventure.

Karl Wapintzki, qui a dû se donner un nom anglais dans l'armée, Charles Warren, vint me rendre visite lors d'un congé. C'était au temps des «bombes volantes», des fusées V1. Il ne supportait pas le stress causé par les fusées et retourna rapidement vers son unité avec les paroles suivantes: «En tant que soldat, je peux me défendre, mais être assis ici, entendre le bruit de ces bombes mortelles, attendre que le moteur s'arrête et que le chargement fatal me tombe sur la tête ...» Karl ne devait pas survivre à la guerre. Il survécut à la bataille catastrophique d'Arnheim. Mais il mourut peu de temps après son retour en Angleterre.

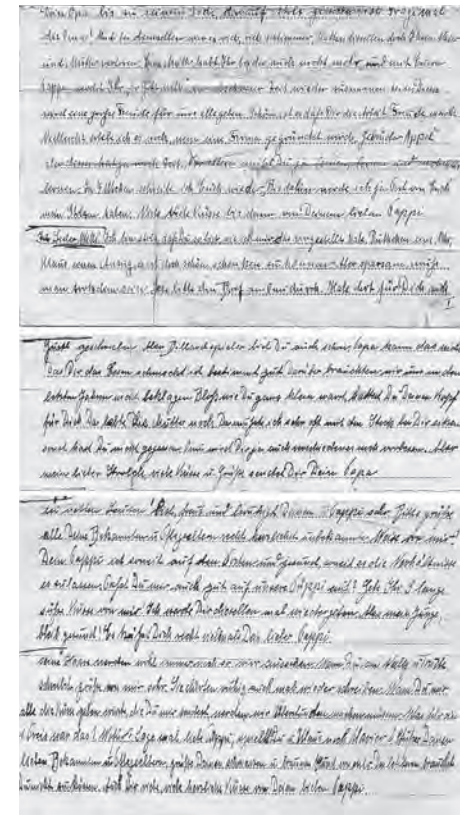
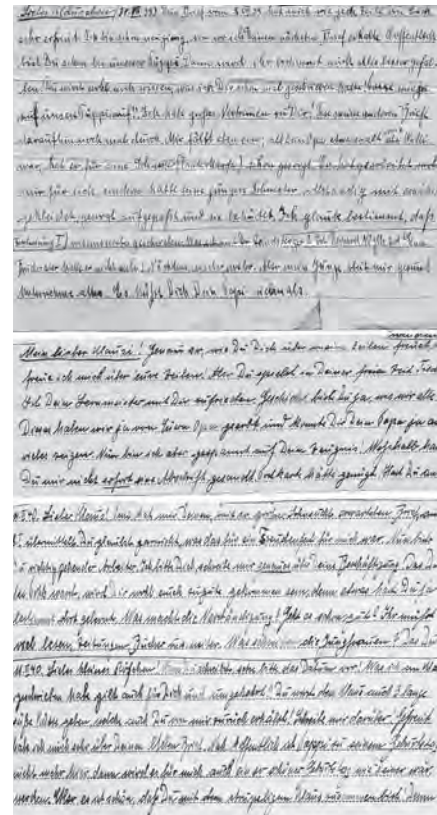
Beaucoup de mes camarades réfugiés furent mobilisés: Adi, Léo, Luis et Eli, pour n'en citer que quelques-uns. Adi fut fait prisonnier de guerre par les allemands. Chacun d'entre nous peut abondamment évoquer son destin. Je me restreins au mien, bien que toutes nos vies aient été très semblables.

La guerre toucha à sa fin. Le temps des fusées V1 et V2 était passé. Les Alliés avaient mis l'Allemagne à genoux. Mais que restait-il: des villes bombardées, des vides irremplaçables dans d'innombrables familles, la souffrance et le deuil partout. Nous allâmes à Buckingham Palace pour acclamer le roi. Cette guerre affreuse était enfin terminée. Nous n'arrivions pas à y croire! Enfin nous pouvions à nouveau espérer.

Aucun signe de vie ne vint d'Allemagne, de Berlin. La question qui se posait était: «Les êtres humains peuvent-ils vraiment être aussi barbares»? Ils le pouvaient, le peuvent encore et probablement qu'ils le pourront éternellement. Ma famille fut éliminée: père, frère, grands-mères, oncles, tantes et cousines. Ils étaient tous partis, et la plupart n'étaient plus parmi les vivants. Plus aucun signe d'eux. Il ne restait qu'un triste réveil sans fin. Je me posais cette question à laquelle je n'arrivais pas à répondre: «Cette souffrance ne peut-elle pas rendre les hommes plus humains? Ma famille ne pouvait pas avoir été supprimée inutilement». J'avais alors encore un peu d'espoir en un monde meilleur. Mais aujourd'hui, les événements et expériences plus récents offrent une vision triste et désespérée.

Parmi les vivants, j'ai pu retrouver le plus jeune frère de mon père, oncle Heinz, en Palestine et le deuxième plus jeune frère de mon père, oncle Fritz, à Paris. Heinz avait émigré en Palestine en 1939. Fritz avait fui les Allemands sans relâche avec Fanny, son accompagnatrice fidèle: de la Hollande à la Belgique et de là à Paris. Ils avaient été internés par le régime de Vichy en France et avaient pu finalement quand même se sauver en Espagne. Après la fin de la guerre, ils étaient retournés à Paris où je les ai retrouvés dans des conditions misérables et tristes. Ils sont maintenant les deux enterrés en Israël.

Peu après la fin de la guerre, le Dr. Ernst Pokorny me fit venir dans son bureau. Il dit: «Klaus, j'admire beaucoup votre travail. Vous avez toujours su gagner ma confiance. Je voudrais vous conseiller d'étudier. Je suis également prêt à vous payer les études!» Ma réponse ne se fit pas attendre longtemps: «Vous avez totalement raison. Je vais me mettre à étudier, mais



Lettres de prison de mon père, 1940.

je vais moi-même en supporter les frais.» Jusqu'à ce jour, je lui suis redevable pour cet encouragement.

C'était le commencement d'une période d'étude de presque six ans. Ce qui signifiait aller trois à quatre fois par semaine à Regent Street, à l'Institut Polytechnique (aujourd'hui University of Westminster) pour étudier l'*Electro Engineering* en cours du soir. Après le travail, je montais par n'importe quel temps sur ma moto, pour me consacrer deux à trois heures à mes études. A la fin de chaque année d'étude, des examens devaient être passés. Grâce à mon apprentissage assidu, la chance fut de mon côté. Mes collègues étaient principalement d'anciens soldats et officiers. Après chaque examen, le cercle de collègues se réduisait. Après cinq ans d'études, j'étais le dernier étudiant et le seul qui me suis présenté aux épreuves finales. J'ai réussi l'examen et terminai avec le «Higher National Certificat in Electro Engineering». Mon orgueil me poussa à continuer pour réussir le AMIEE Grad. Ce qui signifiait encore une année d'études avec des branches qui ne correspondaient pas à l'ingénierie comme la chimie, l'anglais, la physique ou d'autres. Néanmoins, je ne devais pas terminer cette année supplémentaire, car j'allais rencontrer une jeune fille fascinante et gentille venant de Suisse!

Le Londres d'après-guerre retrouvait peu à peu la paix. Je continuais mon travail chez le Dr. Pokorny, cependant la concurrence se réveillait et se faisait de plus en plus remarquer. L'expansion en direction du Sud du Pays de Galles devenait un fiasco. Au début, des voyages réguliers au Pays de Galles faisaient partie de mes tâches, afin de participer à la construction d'une nouvelle succursale. Le Dr. Pokorny, en tant que grand spécialiste dans le domaine de la chimie et de la métallurgie et grâce à ses bonnes relations dans l'industrie de l'armement, avait réussi à construire une entreprise profitable durant les années de guerre. Ebloui par son succès, il se rendit vite compte qu'en temps de paix, une autre situation régnait sur les marchés. Son entreprise commença à décliner peu à peu, jusqu'à ce qu'au début des années 50, elle finit par s'écrouler. C'est à cette époque-là que je terminai mes études.

La vie dans mon cercle d'immigrés retrouva un cours normal. Petit à petit, mes amis quittèrent l'armée. Adi, de retour de captivité, Léo, Luis, Eli et d'autres encore retournèrent tous à la vie civile. Comme avant, nous vivions au jour le jour. Mon salaire était correct, me permettait de subvenir à mes besoins, mais ne me permettait pas d'économiser. C'était aussi parce que nous devions apprendre à gérer le budget du ménage. Nous étions jeunes, sans famille, sans attache, sans responsabilité, liés par notre destin commun. Nous étions libres, insoucians et jouissions d'une vie sans limite. En regardant en arrière, nous n'étions pas malheureux, malgré les souffrances que nous avons dû endurer pendant nos plus jeunes années. Nos attentes étaient très élevées. Notre espoir que l'humanité tirerait des leçons de son passé sanglant, se perdait peu à peu. Notre vœu de retrouver un de nos parents tant aimés, un membre de notre famille, ou un ami en Allemagne ne fut même pas comblé dans un seul cas. La déception grandissait d'année en année. Est-ce que des millions de personnes innocentes avaient dû laisser leur vie sans que l'humanité en tire une leçon?

C'était un triste constat avec lequel nous devions vivre. Malgré cela, un noble et important devoir nous était imposé à nous, survivants de l'holocauste: agir contre toute tendance qui préparerait ou autoriserait une répétition de ces atrocités. L'avertissement «Opposez-vous aux commencements» devait toujours nous accompagner!

Orphelins, marqués par les circonstances de la fuite dans un pays étranger, très loin de notre patrie, si on ose l'appeler comme ça, rescapés des bombes allemandes durant la guerre, livrés à nous-mêmes, nous devinrent vite des hommes mûrs. Nous n'avions pas connu de jeunesse au sens classique du terme. Dès notre enfance, nous avons été catapultés dans un combat quotidien pour survivre. Tout cela influença notre façon de vivre, notre pensée et nos actions. Nous passions de longues soirées en conversations, en discussions passionnées, accompagnées de belle et bonne musique et d'un repas improvisé. Adi, Fredy, Nogge, Martha, Rosi, Luis, Eli, Ilse, Rolf, Greta, Irène et d'autres formaient le noyau

d'un groupe homogène. Par des circonstances heureuses, nous firent la connaissance d'une jeune fille suisse de 19 ans. Elle avait grandi dans un environnement bourgeois et protégé. Grâce à nous, elle apprit à connaître un nouveau monde, dont elle n'aurait jamais pu rêver. Fascinée par notre façon de vivre, elle trouva rapidement le chemin jusqu'à nous. J'admets que ce n'était pas le coup de foudre qui me lia à cette fille qui venait d'une ville de province en Suisse, mais la camaraderie, les intérêts et les expériences communes que Myriam et moi partagions. Lentement nous nous rapprochions, d'autant plus que les visites de Myriam à ses parents en Suisse nous faisaient vivre de longues séparations.

A cette époque, mon emploi chez Dr. Pokorny était fortement remis en question. Mon existence devait être repensée. Différentes solutions furent évaluées et comparées. Était-ce mieux pour nous deux de vivre à Londres ou en Suisse? Myriam, qui était ravie de la vie à Londres, aurait bien voulu que nous nous y établissions. Mais puisqu'elle était fille unique et que son père avait déjà atteint un âge avancé, la décision de s'éloigner de ses parents aurait été pesante. Après de longues réflexions, nous avons décidé de passer une année d'essai en Suisse. Si cela se passait mal, nous avions toujours l'opportunité de retourner à Londres ou de partir ailleurs.

Landys & Gir, une société internationale établie en Suisse, montrait un grand intérêt à conclure un contrat de travail avec moi. Je postulai encore auprès de l'entreprise bâloise Hecht, qui projetait la construction d'un gigantesque silo à Haïfa. Mes compétences étaient suffisantes, mais ma nationalité britannique posait problème, car l'entreprise bâloise Hecht souhaitait absolument engager un Suisse! Le silo devint un symbole du port de Haïfa, même sans ma contribution! Aujourd'hui, Myriam et moi repensons à ce temps-là et nous nous demandons: comment aurait évolué notre vie si nous étions allés vivre en Israël?

Myriam était une gentille fille, la meilleure que des parents puissent souhaiter et elle ne désirait pas les quitter. A cette époque, j'étais à la recherche d'un travail et j'avais la solution à portée de main: Myriam était

le seul enfant d'un homme qui atteignait la septantaine. Par des chemins détournés, je trouvai la voie vers l'industrie horlogère, ce qui en ce temps-là n'était pas simple pour un étranger. Les autorités comme les responsables de l'industrie horlogère craignaient, parce que j'étais étranger, la divulgation de secrets à d'autres pays. Quelle naïveté! C'est pour cela que Myriam et moi avons commencé à travailler dans la fabrique horlogère ANTIMA, qui appartenait à mon beau-père. Comme tous les débuts, ils furent difficiles. Mon beau-père, habitué durant de nombreuses années à diriger l'entreprise seul, se trouvait soudainement face à deux jeunes qui voulaient participer aux décisions. Myriam et moi furent bientôt envahis par de nouvelles idées qui, au début, amenèrent des désaccords entre les deux générations. Avec beaucoup de patience et de tolérance de part et d'autres, les tensions s'apaisèrent, ce qui mena finalement à une bonne relation.

En plus de cela, je dus m'habituer à la sagesse, à la modestie et à l'humour de mon beau-père, ce qui le rendait très apprécié dans son entourage. Je découvris en lui un nouveau père aimant. Ma belle-mère aussi devint rapidement comme une «maman» pour moi. Vivant dans l'ombre de son mari, elle sut, avec son amour et sa grande bonté, créer une chaleureuse atmosphère de famille juive et prendre soin de nous. Aujourd'hui encore, je m'estime heureux d'avoir été leur gendre.

En regardant mon passé, je me sentais comme un poisson dans l'eau dans l'industrie horlogère. Je commençais à aimer cette industrie. Le lien entre le design et la technologie ainsi que les contacts avec le vaste monde, l'esprit d'entreprise lié au stress quotidien pour rester viable, tout ceci s'est transformé en passion, qui s'est profondément ancrée dans mon âme. Pendant trente-huit ans, j'ai pu partager cette passion avec Myriam. Nous sommes devenus une équipe qui a su résister aux pires tempêtes. Nous devons gérer des crises qui remettaient régulièrement en question l'existence de l'entreprise. En 1991 vint le moment de la confier à de plus jeunes mains. Notre firme était une des rares entreprises dans le domaine de l'horlogerie qui resta indépendante, au contraire de la plupart des autres

entreprises qui existaient auparavant en grand nombre dans la région de Bienne.

Myriam et moi étions de bons partenaires et le sommes encore aujourd'hui. Nous partageons encore et toujours la joie et les problèmes de la vie. Myriam a compris comment m'amener vers de nouveaux horizons et elle m'a aidé à retrouver un équilibre après la perte de ma jeunesse et celle de ma famille. Pour tout cela, je lui suis éternellement reconnaissant. Elle a mis au monde deux beaux enfants. Jusqu'à aujourd'hui, trois petits-enfants ont agrandi notre famille.

Cette nouvelle famille s'épanouit telle une fleur dont la beauté brille sous l'éclat du soleil.

Pouvoir vivre cela aujourd'hui compense beaucoup de choses que je n'avais pas ou n'ai pas pu réaliser dans le passé.

*«Ma vie» pour mes enfants et mes petits-enfants.
Écrit pour la première fois en 2001. (5760/61)*



Plaque à la mémoire
du père Paul,
de la grand-mère
Jenny, du frère
Willi et de la tante
Edith au cime-
tière juif de Weissen-
see à Berlin.



Plaque commé-
morative à l'entrée
du cimetière
juif de Weissensee
à Berlin.

EN MÉMOIRE DE MA FAMILLE

(écrit en 2010)

Dans la première partie de mon rapport, j'ai abondamment parlé de «ma vie», qui est composée de diverses étapes, mais peu du destin de mes proches qui n'ont pu échapper à la terreur nazie.

Mon désir le plus profond est que leur destin ne tombe pas dans l'oubli!

Avec ma participation au projet de «Kontaktstelle für die Überlebenden des Holocaust» (point de contact pour les survivants de l'Holocauste), je saisis l'opportunité d'ajouter une corde à mon arc pour décrire beaucoup d'événements dans un autre contexte et aussi présenter des documents.

J'ai eu la chance de survivre, tout comme ma sœur. Tandis que le destin (la chance ou plutôt le hasard) nous a souri, le reste de notre famille, obligée de rester en Allemagne, a été assassinée sans pitié. Comme aucun d'entre eux n'a pu témoigner, j'essaie de cette manière de leur rendre hommage.

Pour quelques membres de ma famille qui portaient le nom de «Appel», j'ai fait graver une plaque commémorative en granit au cimetière où ma mère et mon grand-père trouvèrent le dernier repos, avec l'inscription «Paul, Jenny, Willy, Edith Appel, assassinés sans pitié en 1943 à Auschwitz.»

Cette plaquette devait servir d'avertissement pour les personnes qui visiteraient cet immense cimetière juif de «Weissensee», avec l'ensemble de tous ces mausolées colossaux et impressionnants.

Une section importante de ce cimetière est dédiée aux soldats juifs qui ont sacrifié leur vie pour l'Allemagne durant la Première Guerre mondiale – quelle ironie du sort!

Dans ce chapitre, je pensais ériger à ma manière une plaque commémorative.

Le papier est souvent plus résistant que le granit: «Littera Scripta Manet!».

Encore une fois, j'évoque brièvement le destin de mon père. Pour pouvoir amener ses enfants et lui-même dans un pays étranger salvateur, il commit un acte désespéré qui, d'après les lois allemandes, était punissable de deux ans de prison. Après sa libération, il retourna à Berlin et, le 19 février 1943, il fut «évacué» par la Gestapo avec le «29^e Osttransport» au camp de concentration d'Auschwitz. Avec ce même convoi furent également déportés mon cher frère Willy (21 ans) avec sa femme Margot (19 ans) à Auschwitz, après trois ans de travaux forcés pour la Siemens-Schuckertwerken.

Ma chère tante Edith Appel (la plus jeune sœur de mon père), née en 1901, fut également forcée de travailler presque trois ans dans la même entreprise et fut envoyée à Auschwitz par la Gestapo le 2 mars 1943.

Notre dévouée grand-mère, Jenny Appel-Cohn, née en 1874, a été envoyée par la Gestapo avec le transport 1/65 en direction du ghetto de Theresienstadt, le 15 septembre 1942. Elle fut ensuite transférée par le convoi «DS» à Auschwitz le 18 décembre 1943 et y décéda le 30 décembre 1943 à 8 h. 35.

Ma tante Erna Zettlin, née Appel en 1896, vécut un destin similaire. Elle fut aussi déportée par le «37^e Osttransport» à Auschwitz le 19 avril 1943. Portée disparue!

Notre cousine préférée, Marion Zettlin, née en 1922, a également été emmenée à Auschwitz le même jour. Elle reçut le statut de «disparue». Est-ce la bonne façon de dire qu'elle a été assassinée? Elle était une dessinatrice de mode passionnée, rédigeait des ouvrages littéraires et était appréciée par tout le monde.

J'aimerais également évoquer le destin de mon oncle, Fritz Appel.

Il espérait trouver refuge en France pour lui et Fanny, sa compagne catholique. Ils furent internés par les Français, probablement au camp de

concentration de Gurs dans les Pyrénées. Dans ce camp, elle fut reconnue comme chrétienne allemande et on lui demanda de choisir entre retourner en Allemagne ou partager le destin du «Juif Appel». Elle décida de ne pas le quitter. Plus tard, ils réussirent à franchir la frontière espagnole et se réfugièrent en Espagne jusqu'à la fin de la guerre.

Après la guerre, j'ai commencé à faire des recherches sur le sort de mes proches qui ont dû rester en Allemagne. Le seul que j'ai retrouvé était mon oncle Fritz. Lui et Fanny prirent le chemin vers Paris. Juste après qu'on m'ait accordé la nationalité anglaise, en 1948, (aux yeux des Anglais j'étais alors encore «un ennemi étranger») je me suis rendu à Paris. Je les ai retrouvés dans un état et des conditions de vie misérables. Le plus jeune des frères de mon père qui émigra en Palestine au début de 1939, réussit, grâce à sa force de persuasion, à les faire venir en Israël. Après de nombreuses et douloureuses privations, ils trouvèrent là-bas un revenu modeste (lui en tant que dentiste) et la paix qu'ils recherchaient depuis si longtemps. Ils trouvèrent le dernier repos en Israël!

Revenons à ma cousine Ingrid Zettlin.

Toutes mes démarches pour retrouver sa trace restèrent vaines. Entre autre, j'ai tenté ma chance à Yad Vashem, à Jérusalem. Comme d'habitude, elle était enregistrée comme «recherchée».

Le livre en mémoire des Juifs berlinois assassinés (contenant plus de 50 000 noms, parmi lesquels j'ai trouvé presque tous les membres de ma famille) ne donna aucun éclaircissement, jusqu'à ce que je reçoive une lettre des Etats-Unis le 11 août 2000.

Dans cette lettre, une dame dont je ne connaissais pas encore l'identité me demandait si j'avais des liens de parenté avec Ingrid Zettlin (nom de mariage: Joseph). L'auteur de cette lettre m'expliqua exactement le destin de ma cousine. Quand elle apprit que la Gestapo allait venir la chercher, elle et son jeune mari, elle laissa leur enfant de dix mois sur un banc près de leur appartement. Quelques années plus tard je suis retourné dans le quartier de son dernier domicile. En effet, il y avait plusieurs bancs sur lesquels on aurait pu facilement y déposer un bébé. Ce jeune enfant fut par



Cousine Ingrid Joseph-Zettlin (19.8.1923 – 4.8.1943), mère de Gadi Jacobson (Joseph).

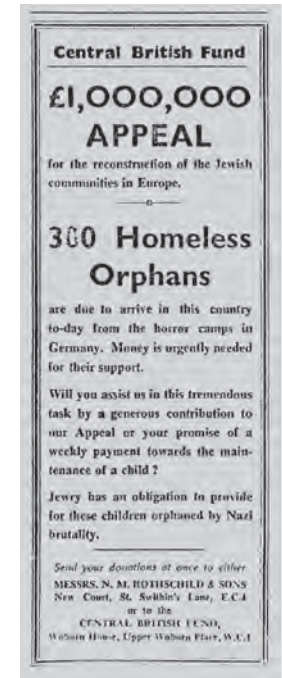
la suite amené au couvent par de chaleureuses personnes, où on s'occupa de lui. Il y résida jusqu'à ce que la Gestapo entende parler de ce petit enfant juif.

C'est ainsi que l'enfant trouva le chemin vers Theresienstadt où il survécut en attendant la libération par les Russes. C'est donc ce jeune garçon du nom de Gadi Joseph, qui fut l'unique personne de notre grande famille à survivre «l'enfer». Au moment de sa libération, n'ayant que 2 ans et demi, il fut pris en charge par les Britanniques et envoyé à Londres par la RAF. Mais comme le destin n'a aucune pitié, il mourut très tôt d'un cancer malin à l'âge de trente-huit ans.

L'idée de ne plus jamais pouvoir le prendre dans mes bras créa en moi un désespoir indéfinissable. Durant d'innombrables nuits, les insomnies ne me lâchèrent pas. C'est avec cette dame en Amérique que j'ai pu retra-



Gadi Jacobsen sorti de l'avion de la R.A.F., le 15 août 1945. Tiré du «Journal '45 Aid Society».



Demande de don de la Jewish Chronicle pour soutenir des orphelins.



Enfants sauvés: Gadi Jacobsen, 2e depuis la gauche (tiré du livre de Sarah Moskowitz [1983]: Love despite hate. Child survivors of the Holocaust and their adult lives).

cer la vie de Gadi Joseph point par point, depuis le jour de sa naissance jusqu'à sa mort prématurée.

Parler de la vie de Gadi dépasserait le cadre de ce texte. Une photo de son atterrissage et de son débarquement par la R.A.F. est présentée dans ce livre. Cette image fit le tour du monde, et fut vue par un couple de réfugiés sans enfant à Stamford (USA) qui sans hésiter décidèrent de l'adopter. Nous sommes en possession de diverses interviews qui ont été publiées par la presse américaine. Quelques articles évoquent le traitement de son traumatisme en Angleterre, effectués par Anna Freud (fille de Sigmund Freud).


Pourquoi m'a-t-il fallu autant de temps pour découvrir le destin d'Ingrid? Elle épousa un certain Heinz Joseph et par conséquent changea son nom de famille.

Le Service International de Recherches à Bad Arolsen, en Allemagne, me transmet le rapport suivant:

Joseph Heinz, père de Gadi, (aucune autre donnée personnelle) a été admis le 9 septembre 1943 à l'hôpital de la prison de Monowitz qui était rattaché au camp de concentration d'Auschwitz. Le prisonnier N°135385 fut libéré le 17 septembre 1943 pour être réintégré à Monowitz le 5 octobre 1943 et ensuite dans le camp de concentration d'Auschwitz le même jour.

Je suis en possession rare de cinq messages qui, grâce à la Croix-Rouge allemande, nous parvinrent en Angleterre. Ceux-ci provenaient de la période mai/juin 1942. Dans l'un deux, on peut y lire l'écriture claire et lisible de mon père qui disait: «Ingrid attend enfant». Grâce à cette organisation en ce temps-là, nous avons encore la possibilité d'envoyer et de recevoir des lettres composées d'exactly vingt-cinq mots. Ces dernières nous parvenaient via Genève (ainsi que d'autres réseaux inconnus), ce qui permettait de renforcer la communication entre les membres de la communauté juive.

Ceci est donc la raison pour laquelle j'eus l'envie insatiable de conserver le souvenir de mes proches.



Deutsches Rotes Kreuz
Präsidium / Auslandsdienst
Berlin SW 61, Blücherplatz 2

20 JUN 1942 356323

ANTRAG
an die Agence Centrale des Prisonniers de Guerre, Genf
— Internationales Komitee vom Roten Kreuz —
auf Nachrichtenvermittlung

REQUÊTE
de la Croix-Rouge Allemande, Présidence, Service Etranger
à l'Agence Centrale des Prisonniers de Guerre, Genève
Comité International de la Croix-Rouge —
concernant la correspondance

1. Absender Klaus Appel .. Deutschland
Expéditeur Bism. 9036. Mildenbruch Str. Aufgang IV. 4 Treppenh.
billet, an
prie de bien vouloir faire parvenir à

2. Empfänger Ruth Appel .. England
Destinataire Pax Bridge Way
Selby - West - Sussex

folgendes zu übermitteln | ce qui suit:

(Höchstzahl 25 Worte!)
(25 mots au plus!)

*Liebe Kinder!
Alle gesund! Brief 31. IV erhalten, sehr gefreut, dass
Ihr gesund und fleischig. War Mutter bei Entsch.
War Klaus bei Nelli! Ingrid erwartet Baby*

(Datum / date) 23. VI 42.

Heinrich Joseph Leuch
Pappi, Oma, Tante Edith
(Unterschrift / Signature)
Klaus Appel

3. Empfänger antwortet umseitig
Destinataire répond au verso

Dépêche de la Croix-Rouge allemande avec la nouvelle importante: «Ingrid attend un bébé», 23 juin 1942.

- > *Moritz Rothberg (époux de Selma Rothberg), né le 12.04.76, a été transporté à Theresienstadt le 20.06.43. Disparu!*
- > *Marie Ruthenburg (soeur de Bertha Bieber), née le 17.09.84, a été déportée le 29.01.43 à Auschwitz. Disparue!*
- > *Kurt Zallow (cousin de Paul Appel), né le 09.09.95, a été déporté le 24.10.41 à Lotz et disparut.*

Il y a quelques années, lorsque je rédigeai le récit «Mein Leben» pour mes descendants, je ne pensais rien ajouter d'autre. La rencontre organisée par l'«Holocaust Kontaktstelle» m'a appris que l'on attend davantage de nous. Nous devons dire tout ce que nous savons pour garder nos proches en mémoire. Aujourd'hui s'offre à nous la dernière occasion de s'atteler à cette tâche! Maintenant je sais que ces descriptions et ces renseignements complètent et achèvent mon histoire.

KLAUS APPEL

(complété en décembre 2010)



Arbre planté en Angleterre par ma soeur Ruth en mémoire de notre famille, 2005.



Plaquette à côté de l'arbre.



Klaus Appel, 2010.

KLAUS APPEL

EINES TAGES WAREN SIE ALLE WEG

Rückblickend stellt Klaus Appel fest, dass sein Leben nicht so geordnet und linear verlaufen ist, wie man aus seinen zahlreichen Lebensläufen schliessen könnte. Er wurde 1925 in Berlin in eine Familie mit vielen Onkeln, Tanten und Cousins hineingeboren. Seine Mutter, Erna Bieber, starb vor seinem 5. Lebensjahr. Max Appel wollte nicht wieder heiraten und erzog seine drei Kinder Willi-Wolf, Klaus und die einjährige Ruth-Henrietta allein. Er war Zahnarzt mit eigener Praxis, verlor jedoch nach dem Machtantritt Hitlers nach und nach die meisten Klienten.

Ende 1937 entschloss sich Max Appel, mit seinen Kindern in die Niederlande auszuwandern. Er engagierte einen Schlepper und vertraute ihm seine Ersparnisse an. Dieser wurde jedoch von der Gestapo entdeckt und gestand. Ein Gericht verurteilte Max Appel zu einer Haftstrafe von drei Jahren und einer Busse. An einem Montagmorgen, als sich Klaus Appel gerade für die Schule bereit machte, klingelte es an der Tür. Einige Männer befahlen seinem Vater, ihnen zu folgen. Sein Vater schluckte einige Beruhigungsmittel und sagte nur: «Geh' in die Schule.» Er sollte seinen Vater nie wiedersehen.

Ruth und er kamen in ein Waisenhaus der jüdischen Gemeinde in Berlin. Der Waisenhausdirektor bemühte sich, seine Schützlinge nach England zu schicken. Es war geplant, dass die beiden Kinder im April 1939 abreisen sollten, aber Klaus' Papiere kamen ihm abhanden und so musste Ruth alleine gehen. Schliesslich wurde Klaus in letzter Minute – während der Generalmobilmachung – doch noch einem Transport zugeteilt. Er nahm Abschied von seinem Bruder, den er nicht mehr wiedersehen sollte.

Der Hingabe und der Hartnäckigkeit einer holländischen Begleiterin, Gertruida Wijsmuller-Meijer, ist es zu verdanken, dass der Bus, der Klaus

und andere jüdische Kinder nach Holland brachte, wie geplant dort eintraf.

Klaus Appels Bericht befasst sich zur Hälfte mit den in England verbrachten Jahren. Zunächst musste er in einem Flüchtlingslager in Ipswich ausharren, dann wurde er nach Ausbruch einer Diphtherie-Epidemie unter Quarantäne gestellt; schliesslich wurden seine Schwester und er wieder vereint. Sie war bei einer Familie in einem kleinen Dorf im Westen der Grafschaft Sussex untergebracht; nun zog er zu ihr. Die Pflegefamilie kümmerte sich jedoch nicht wirklich um das Mädchen; dasselbe widerfuhr auch Klaus, solange bis Frau Pyke und Herr Goodman beschlossen, die beiden Kinder zu sich zu nehmen. Nach einiger Zeit fand er eine Stelle in einer landwirtschaftlichen Schule in der Nähe von Oxford; von da ging er nach London und arbeitete in einem Youth Hostel für Flüchtlinge. Dort traf er seinen Schulkameraden Adi Scheinmann wieder. Sie fanden eine Anstellung bei einer Hausabriss-Firma und mieteten ein möbliertes Zimmer. Weitere Tätigkeiten folgten. Nach einigen Monaten im Restaurant Swiss Cottage trat er in eine Chemiefabrik ein, die von Ernst Pokorny geleitet wurde. Dort blieb er bis zum Ende des Krieges. Seine Absicht, in die Royal Air Force, später in die Merchant Navy aufgenommen zu werden, konnte er nicht verwirklichen. Dieses «Scheitern» dürfte darauf zurückzuführen sein, dass er in einem als kriegswichtig erachteten Unternehmen – zu dessen Kunden die Marine/Schifffahrt gehörte – tätig war.

Nach Kriegsende nahm er ein Abendstudium auf, um Elektroingenieur zu werden; tagsüber war er weiterhin für Herrn Pokorny tätig. Seine Studienkommitonen gaben nach und nach auf, und als einziger trat er zur Abschlussprüfung an und bestand die Prüfung. Die Tatsache, dass er von der Kindheit direkt in den täglichen Kampf ums Überleben katapultiert worden war, prägte ihn und machte ihn widerstandsfähig. Inzwischen hatte er Myriam, eine junge Schweizerin, kennengelernt. Mit dem Unternehmen von Dr. Pokorny ging es bergab, und daher beschloss das junge Paar, sich in der Schweiz niederzulassen, wo beide 38 Jahre lang im

familieneigenen Betrieb ANTIMA, einer Uhrenfabrik, arbeiteten. Ihre Ehe wurde mit zwei Kindern und drei Enkelkindern gesegnet.

In den 1960er Jahren bemühte sich Klaus Appel, das Gerichtsurteil, das 1937 gegen seinen Vater verhängt worden war, aufheben zu lassen. Das deutsche Gericht lehnte seinen Antrag jedoch ab, denn «ein Vorstoss gegen die damaligen Zollgesetze hat seine rechtliche Gültigkeit nicht verloren.» Ein zweiter Anlauf im Jahre 1997 war erfolgreich; sein Vater wurde diesmal rehabilitiert. Zugleich erfuhr er auch, dass sein Vater Max und sein älterer Bruder Willi mit seiner Frau am 19. Februar 1943 nach Auschwitz-Birkenau deportiert worden waren.

Der erste Teil dieses Berichts wurde im Jahr 2001 verfasst; 2010 kam ein Nachtrag hinzu. Diese Niederschrift ist dem Gedenken an alle Mitglieder seiner erweiterten Familie gewidmet, die von den Deutschen ohne Erbarmen ermordet wurden. Im Jüdischen Friedhof in Berlin-Weissensee, wo seine Mutter und seine Grossmutter ihre letzte Ruhe gefunden haben, liess er eine Gedenktafel aus Granit anbringen, die die Inschrift trägt: «Paul, Jenny, Willi, Edith Appel, 1943 in Auschwitz erbarmungslos ermordet». Klaus Appel erwähnt das Schicksal seines Vaters (Deportation 1943), seines Onkels Fritz (jüdischer Flüchtling in Frankreich) und seiner Cousine Ingrid Zettlin. Am Vorabend ihrer Deportation, kurz bevor die Gestapo sie und ihren Mann abholte, liess sie ihr 10 Monate altes Baby auf einer Bank in der Nähe ihrer Wohnung zurück. Gute Menschen fanden das Kleinkind und brachten es in ein Kloster. Die Gestapo erfuhr jedoch davon und so kam der kleine Gadi ins Lager-Ghetto nach Theresienstadt, wo er überlebte. Als das Lager befreit wurde, war er gerade erst 2½ Jahre alt. Der Bericht endet mit einer Hommage an seine 21 Angehörigen, die im Holocaust umkamen und erwähnt den Namen und Vornamen, das Geburts- und Deportationsdatum. Er schreibt: «Wir müssen von uns «alles geben», was wir wissen [...]. Heute bietet sich die allerletzte Gelegenheit, es auch wirklich zu tun!»

KLAUS APPEL

IN THE MORNING THEY WERE ALL GONE

Looking back, Klaus Appel is aware that the orderliness of his numerous Curriculum vitae which he wrote during his career does not reflect his life as it really has been. He was born in Berlin in 1925 into a family with many uncles, aunts and cousins. His mother Erna, née Bieber, died before his fifth birthday. Paul Appel chose not to remarry and raised his three children Willi-Wolf, Klaus and Ruth-Henrietta, who was then barely one year old, on his own. He owned a dental laboratory but lost more and more of his patients after Hitler's rise to power.

At the end of 1937, Paul Appel chose to leave for the Netherlands with his children. He hired a smuggler who took all his savings but was discovered by the Gestapo and confessed. Paul Appel was fined and sentenced to close to three years in prison. On a Monday morning, just as he was leaving for school, young Klaus heard the doorbell ring, followed by men's voices asking for his father. His father swallowed a few tranquilizers, then he simply told him: «Go to school». He was never to see him again.

He and Ruth were admitted to an orphanage of the Jewish community in Berlin. The director of the orphanage did all he could to send his pupils to Great-Britain. The departure of the two children was scheduled for April or May 1939, but since Klaus' papers were not longer valid, Ruth had to leave alone. He was able to leave in the nick of time, during general mobilization and after having said goodbye to his brother, whom he would not to see again. Owing to the dedication and persistence of a Dutch woman, Gertruida Wijsmuller-Meijer, the bus carrying Klaus and other Jewish children made it to the Netherlands. Klaus finally arrived in Great-Britain.

Half of Klaus Appel's narration deals with the years he spent in England. At first he stayed in a refugee camp in Ipswich, where he was quar-

antined while a diphtheria epidemic was raging. Later he joined his sister in a small village in West Sussex. However, the family she was staying with did not really take good care of her. The same thing happened to Klaus, until Miss Pyke and Mr. Goodman took care of both children. After a while Klaus Appel worked in an agricultural school near Oxford, then in a youth hostel for refugees in London, where he met his former classmate Adi Scheinmann. Both found a jobs at a demolition enterprise and lived by themselves. After a few months spent working in a restaurant, the Swiss Cottage, Klaus Appel found employment with a chemical factory in 1942. The factory was directed by Ernst Pokorny. He worked there until the end of the war. He tried vainly to enlist in the Royal Air Force, subsequently in the merchant navy. His employment in a factory which supplied the Navy and was therefore deemed of national importance may have determined his failure to enlist.

After the war ended, he attended evening classes and became an electrical engineer, all the while working for Mr. Pokorny. He was the only one to graduate from evening school; his fellow students gradually stopped coming to class. From a very young age on, he had been unpreparedly thrown into a harsh new reality, and the daily struggle for survival had given him determination. Around this time he met a young Swiss woman, Myriam. By now Mr. Pokorny's business venture was not doing well, and Klaus Appel and Myriam decided to go to Switzerland. For 38 years the couple worked in their own family-owned watch factory ANTIMA. They have been blessed with two children and three grandchildren.

In the 1960s, Klaus Appel appealed for a reversal of the court ruling pronounced against his father in 1938. The German court rejected the appeal by arguing that a customs offence which had occurred in the past maintained its validity from a legal point of view. He tried again in 1997, and this time his request for rehabilitation was granted. At the same time he found out that his father Paul, his older brother Willi and the latter's wife were deported to Auschwitz-Birkenau on February 19th, 1943.

The first part of this narration goes back to 2001 when it was written for the first time. A few pages were added in 2010. These pages are meant to be a tribute to the members of his extended family who were killed mercilessly by the Germans. He had a granite memorial plaque placed at the Jewish cemetery of Berlin-Weissensee, where his mother and grandfather are laid to rest, bearing the following inscription: «To Paul, Jenny, Willy, Edith Appel, ruthlessly murdered in Auschwitz in 1943». He then retraces the fate of his father, who was deported in 1943, of his uncle Fritz, who had found refuge in France, and of his cousin Ingrid Zettlin. When she realized she was about to be deported with her husband, she laid her baby son, then aged ten months, on a bench nearby. The baby was taken to a convent. The Gestapo somehow learned that there was a Jewish child hidden in the convent, and the boy ended up in the ghetto-camp Theresienstadt. He survived, and by the end of the war he was but two and a half years old. Klaus Appel's story ends with the names of his relatives – more than twenty – who perished in the Holocaust and the dates of their deportation. His narrative's final words are: «We must speak out about ourselves, and we must do it now, because this is the last opportunity to do all we can, before it is too late.»